

Jane Sweet

JOURNAL

Tome I

2001-2002

G.F.I.V. Editions

Jane Sweet

JOURNAL

TOME I

2001-2002

Présentation de Joe le Gloseur

G.F.I.V. Editions
2018

Présentation de l'éditeur

S'agissant de notes écrites au début du siècle (il y a une éternité), nous ne pouvions écarter l'éventualité où ces écrits auraient vieilli de façon irrémédiable. Nous avons convenu avec l'auteur que le projet serait abandonné si l'obsolescence était constatée (il était évidemment exclu de trafiquer les textes pour leur donner une fraîcheur artificielle). Le bilan a été jugé positif. Non seulement le *Journal* n'a pas perdu toute résonance avec le monde présent mais, étrangement, il s'avère en plusieurs endroits d'une troublante actualité.

Peu de coupes ont été opérées dans le texte d'origine tel qu'il était mis en ligne au jour le jour. Contrairement à une idée répandue, les choses n'ont pas évolué de manière fulgurante. La seule chose qui a changé - mais alors radicalement -, c'est la technique et en particulier le numérique. Les considérations concernant l'état du web en 2001-2002 sont devenues incompréhensibles (qui se souvient d'AOL, de *Multimania* ou de *Yahoo* ?). Elles ont été supprimées. Les digressions sur l'art ont failli subir le même sort tant elles sont éloignées des préoccupations contemporaines. Elles ont finalement été conservées pour leur (éventuel) intérêt historique.

Précisons qu'aucun ajout n'a été effectué dans l'intention de donner *a posteriori* un caractère prémonitoire à certaines observations de l'auteur. Il est vrai que des hypothèses résonnent curieusement avec le recul. Les réflexions qui pourraient ressembler à des évidences doivent être resituées dans le contexte de l'époque.

Concernant les visuels, nous avons respecté les documents d'origine quelle que soit leur qualité. Le *Journal*, qui comportera cinq volumes, permettra ainsi de suivre l'évolution de l'image numérique.

Joe le Gloseur

2001

Lundi 19 février

Il est 18:11 et je regarde brûler une bûche dans la cheminée. C'est largement aussi bien que l'écran de l'ordinateur. J'écoute des titres rares de Bowie : une excellente version live de *Panic in Detroit*. Je lis les *Ultimes paroles* de William Burroughs.

Ce bon vieux Lonesome Cowboy Bill . A chaque fois que je le lis, je me mets à voir le monde avec ses yeux, sous l'angle de l'intoxication. Nous sommes tous accros à une pseudo-réalité falsifiée. Bien sûr, il ne s'agit que d'une vision d'écrivain, d'un vieux drogué qui est resté dépendant de sa dose de méthadone jusqu'à la fin, et sans l'ombre d'un remord.

Mardi 20 février

Un journal doit être tenu tous les jours, c'est un impératif catégorique, une règle et une hygiène de vie. La question de n'avoir rien à dire ne se pose même pas, n'a pas à être posée. La tenue quotidienne du journal pulvérise cette question. Il y a toujours quelque chose à dire lorsque vous n'avez pas le choix. "Nous oblige pas à sortir les gros moyens, autant que ça se passe gentiment." O.K., je vais dire tout ce que je sais. Mais ne soyez pas trop pressés. J'écoute Dylan le matin, ça me met de bonne humeur. En ce moment, la période que je préfère est celle des *Basement Tapes*, peut-être parce que je vis dans un endroit qui ressemble assez à ce qu'on voit sur les photos prises chez lui à l'époque.

J'ai tout mon temps. N'abusons pas des bonnes choses. Ce sera tout pour aujourd'hui.

Mercredi 21 février

Balthus pensait que l'érotisme avait perdu beaucoup de son attrait en devenant une chose omniprésente dont tout le monde s'occupe. Il est vrai que même les meilleures choses, lorsqu'elles deviennent des loisirs de masse, de vastes secteurs industriels soumis au principe de rendement, perdent de leur charme.

Écouté un petit débat comme on en entend beaucoup en ce moment à propos d'Internet. Bien sûr, toute la bonne vieille machine à fric a débarqué dans le cyberspace avec ses mauvaises habitudes et son mauvais goût (la bourse et le porno). Mais il semble que, pour l'instant, la broyeuse n'ait pas trouvé le moyen d'éradiquer tous les petits parasites dans le genre GFIV (il y en a des milliers d'autres).

Jeudi 22 février

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'aime bien, lorsque je lis un journal, savoir si la promenade quotidienne a bien eu lieu, quel temps il faisait, des choses dans ce genre. C'est ce qui fait le charme, non ? Alors, puisque vous insistez : oui, j'ai bien fait ma promenade avec mon chien et il faisait beau. Surtout que j'avais les jambes engourdis par des heures d'ordinateur. A part ça, comme vous pouvez le constater, pas grand chose.

Vendredi 23 février

Dans la catégorie "journal littéraire", je place au sommet celui de Gombrowicz. On peut l'ouvrir à n'importe quelle page, ça turbine toujours à plein régime. On apprend dans la biographie qu'il traversait au même moment des épreuves qui auraient détruit n'importe qui (exil, misère matérielle, incompréhension, etc.). Le journal de Gombrowicz contient une leçon philosophique et elle est de taille : ne compte que sur toi même, baby, laisse passer les marées et ne te laisse pas entraîner.

L'autre sommet (il y en a deux dans ma petite montagne mythologique personnelle consacrée au journal) est Pessoa qui utilise un journal fictif pour faire exister, dans l'espace ainsi créé, des identités virtuelles.

En fait, en comptant bien, il y a trois sommets à cette montagne. Le troisième n'est autre que le vieux Burroughs, celui d' *Ultimes paroles* et d' *Une éducation*, qui mêle anecdotes, souvenirs, fragments de rêves, fictions et citations en un cocktail tonique et mystérieux dont je ne connais pas d'équivalent.

Samedi 24 février

"Pourquoi la conformité totale est-elle perçue comme tellement souhaitable ?", demande Burroughs. Et oui, je me pose également la question très souvent. A la place de la gourmandise ou de la luxure, pourquoi ne pas avoir glissé cette horreur de conformité totale dans la liste des péchés ? Il y a un truc qui cloche. A qui est-ce que ça profite ? Pas très dur à trouver.

"Refus inconditionnel de leurs conditions", the only solution ?

Dimanche 25 février

Fait un tour sous le ciel bleu électrique des sixties grâce à un épisode de la série les Envahisseurs. On y apprend qu'ils ont apparence humaine mais qu'ils n'éprouvent aucune émotions. Cela ne vous évoque rien ?

Lundi 26 février

Aujourd'hui, presque rien. Si, une longue discussion philosophique au coin du feu avec Le Gloiseur. Tout y est passé : les essences, la phénoménologie, Bergson et le temps, Husserl, et Merleau-Ponty. Ce fut plaisant.

Jeudi 1 mars

Aujourd'hui : pluie et neige, pas mis le nez dehors. Lecture de Benjamin, dont on sort enfin la plupart des textes en français. Très bonne présentation de Rochlitz. "Les hommes ont toujours aspiré à l'émancipation, et le passé ne livre sa véritable signification que si on y redécouvre leur révolte." Pour Joe Le Gloiseur, il n'y a plus que des guignols médiatiques et cette idée martelée selon laquelle il n'y aurait plus de critique possible. Pure intoxication idéologique, toujours selon Joe

Vendredi 2 mars

Il fait de plus en plus froid. J'ai le blues de la fin des vacances et du mal à entrer dans le roman de Pynchon.

Samedi 3 mars

Ça va mieux. J'écoute le vieux Son House et je me demande ce qui me déplaît dans le fait de retourner travailler. Peut-être la crainte de perdre le fil de la conversation intérieure. Sur ce terrain, c'est la guerre. Or, Maître Sun a dit : " La guerre repose sur le mensonge." Je transpose. Pour rester indemne, mimer le respect envers ce qui ne t'inspire que le dégoût.

Dimanche 4 mars

Je ne sais pas si c'est pareil pour vous mais je vois parfois surgir un fantôme sorti du fond de ma mémoire, et cela sans aucune raison apparente. Celui d'aujourd'hui, dont j'ai oublié le nom, travaillait dans une agence de pub du côté de Neuilly. Cela se passait dans les années 80. Il était bronzé artificiellement et un peu gras du bide ; sa chemise était trop voyante et il sortait son chéquier comme Jack Palance dans *Le Mépris*. J'ai pu constater par la suite que certains de ses collaborateurs étaient presque pires que lui, mais sans l'espèce de brio qu'il avait lorsqu'il brandissait son portefeuille comme une baguette magique.

J'avance un peu dans Pynchon et je retrouve l'émotion particulière que j'avais éprouvée en lisant ses livres précédents. Probablement la manière la plus délicieuse de perdre son temps.

Lundi 5 mars

Depuis sa réouverture, le Centre Pompidou affiche une programmation résolument fun. Après "Au delà du spectacle", "Les années Pop". Les deux expositions s'articulent très bien : dépassement de la critique de la Société du Spectacle et lecture révisionniste de la période qui a vu naître cette critique. C'est bien joué.

Mardi 6 mars

En ce moment, "procès de 68" dans les médias. Je ne vois qu'un reproche à faire à "68" : c'est d'avoir échoué à nous débarrasser de la société spectaculaire marchande et d'avoir, de fait, participé à son renforcement.

Mercredi 7 mars

Aujourd'hui, rien de spécial. Surfé sans rien relever de notable, lu des choses ennuyeuses, participé à des discussions anodines. Rien.

Samedi 10 mars

Vidé les cendres de la cheminée. Peut-être que le printemps approche.

Dimanche 11 mars

Bon dimanche. Jardinage, plantations. Puis Lonesome Pat est arrivé avec sa guitare et nous avons passé en revue nos chansons préférées : *Dead Flowers*, *Waiting For My Man*, *Honest I do*, et *Ain't Me Babe*. Le soir tombait sur le jardin pendant qu'on était en train de hurler « No, no, no ! » et c'était vraiment bien.

Lundi 12 mars

Beaucoup de pluie. La rivière défile comme dans un film accéléré.

Mardi 13 mars

Bien sûr, il y a quelque chose de gênant dans le fait de voir les créations traitées comme des marchandises. Mais les choses sont un peu plus compliquées. Par exemple, les peintres les plus chers sur le marché sont des artistes indéniablement importants dont j'apprécie beaucoup les œuvres (citons Jasper Johns ou Basquiat). C'est un peu moins vrai pour ceux que les institutions montent en épingle en ce moment. Mais dans leur cas, le marché ne suit pas. Un Hybert vaut beaucoup moins cher qu'un Bacon, me semble-t-il. Chez les artistes ignorés du marché, les génies méconnus sont finalement très rares. En même temps, l'art doit rester une création de l'esprit, indépendante des échanges financiers qui s'appliquent à la marchandise

Jeudi 15 mars

Chute de la bourse : Voici la thèse de Joe Le Gloiseur. Les maîtres du monde se sont mis d'accord pour provoquer ce krash virtuel (qui ne l'est pas pour les pauvres pigeons qui croyaient que tout le monde allait pouvoir devenir capitaliste et fumer le cigare). Le but ? Mettre une putain de pression sur les gouvernant (au premier rang desquels, le bleu Electric Bush). Pour obtenir quoi ? Un soutien inconditionnel, qu'on les laisse faire leur très gros profit en paix, qu'on les aide à dégager les emmerdeurs. Ceci pourrait alors sonner, toujours selon Joe, le début d'une nouvelle phase encore plus destructrice du libéralisme.

Samedi 17 mars

Les artistes sont historiquement prédisposés aux mondanités. Il sont avant tout des courtisans qui cherchent à convaincre les mécènes, séduire collectionneurs. C'est leur côté « profession libérale ».

Dimanche 18 mars

Je m'installe devant la télé pour regarder *Un après-midi de chien*, film que j'avais voulu voir à sa sortie et que j'avais raté, je ne sais plus pourquoi. Tout était mieux dans les années soixante-dix. Ce n'est pas de la nostalgie ou du passéisme : c'est juste la réalité. Comme dit Schuhl vers la fin de son livre, il s'est passé quelque chose d'étrange, une sorte de faille spatio-temporelle qui fait que l'on n'arrive pas à replacer les seventies dans une continuité avec le présent. Il est difficile de se dire que cette période a précédé le long tunnel dans lequel nous sommes en train de nous traîner.

Lundi 19 mars

Enfin, les années soixante-dix, c'était peut-être même pas si terrible que ça. Mais c'était avant la victoire du positivisme biológico-scientiste, avant qu'un gang de savants fous financés par les maîtres du monde s'emparent de la salle de contrôle, comme dans un livre de Burroughs, et viennent régler leurs vieilles aigreurs en éradiquant dans le moindre recoin toute velléité de résistance spirituelle.

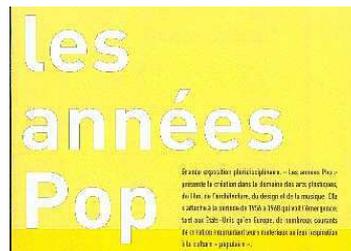
Mardi 20 mars

Jardin inondé, chien trempé, gorge irritée, cerveau embrumé.

Mercredi 21 mars

Le matin, après le café, je lis quelques pages de Pynchon. J'aime assez avoir un gros roman en cours dans lequel j'avance un peu chaque jour, quoi qu'il arrive par ailleurs. J'ai ainsi de merveilleux souvenirs d'un hiver accompagnant la lecture du *Temps retrouvé*.

Jeudi 22 mars



Vu l'exposition sur le Pop art. J'aurais aussi bien pu rester chez moi. J'ai à peu près toutes les œuvres présentées à Beaubourg sur mes étagères. Bien sûr, ici ce sont les originaux, avec toute leur aura. Même dans cette ambiance de disneyland aux heures de pointe, il est vrai qu'*Oracle* (installation de Rauschenberg), reste impressionnant. Par contre, ma collection de disques sixties est bien plus belle que celle présentée en vitrine (Parfois, les soirs d'hiver, je les étale sur le sol et je regarde les pochettes en rêvant). La salle consacrée à Warhol, avec les murs couverts d'aluminium comme à la Factory, aurait dû me combler. Mais tandis que je penchais la tête pour apercevoir la partition originale de *Venus In Furs* (écrite de la main de Lou !), j'ai réalisé que je n'aimais pas partager mes rêves avec les masses. En fait, le seul moment fort de l'exposition, c'est à l'arrivée, quand on monte l'escalator et qu'on entend de la pop psychédélique. A la limite, il

vaudrait mieux s'arrêter là. En sortant, dans la rue, le journal Le Monde titrait "Quatre millions de pauvres" et ça aussi, c'était aussi du Pop art.

Vendredi 23 mars

Repos.

Samedi 24 mars

L'eau continue de monter, le jardin est entièrement inondé, le chien joue dans l'eau.

Lundi 26 mars

Je commence à recevoir quelques réactions encourageantes à un moment où un vague sentiment de lassitude commençait à s'installer.

Mardi 27 mars

Tenir un journal dans un cahier ou sur un écran en ligne, j'avoue ne pas parvenir à me représenter clairement la différence mais je la ressens très bien physiquement. Qu'arrive-t-il à la pensée lorsqu'elle est appelée vers l'extérieur du corps, aspirée par l'écran et partagée par plusieurs personnes ?

Jeudi 29 mars

En fait l'apport spécifique d'Internet est minime d'un certain côté et en même temps capital sur le plan stratégique : c'est la possibilité concrète, offerte à tous, de s'installer dans un espace utopique échappant au principe de rendement. Quant à savoir si cet espace alternatif a des chances d'affecter l'ordre des choses...

Samedi 31 mars

Par scrupule, et aussi par curiosité, il m'arrive d'aller surfer du côté des sites artistico-poétiques. La plupart du temps, j'abandonne et je repars sans avoir rien vu d'autre que le message *loading*. Il est vrai qu'avec de tels délais de chargement, on devient exigeant. Et ce qui s'affiche, si on a eu assez de patience, n'est pas toujours à la hauteur de l'attente.

Lundi 2 avril

Il m'arrive de ne penser à rien de précis et de passer ainsi la journée dans la plus parfaite inactivité, au plus près des choses inertes, des animaux, entre ahurissement et extase. J'ai le sentiment que cet abandon dans l'immanence devient un plaisir rare, un secret presque oublié.

Mardi 3 avril

J'ai du sommeil en retard et je suis fébrile. Il faut que je prenne le temps de récupérer. J'ai besoin d'une bonne sieste ou d'une grasse matinée, ou, encore mieux, de passer une journée entière à lire sans sortir du lit.

Mercredi 4 avril

L'utopie technologique me fait penser à la science fiction des années cinquante où l'on prédisait que les hommes de l'an 2000 habiteraient des bulles transparentes, se nourriraient de pilules nutritives et partiraient en week-end sur la lune. Notre petite maison est branchée sur le réseau ; c'est pratique - comme l'eau chaude - mais je ne vois pas bien ce que ça change de fondamental à notre condition, à vous comme à moi.

Jeudi 5 avril

L'eau commence à redescendre mais le jardin ressemble toujours à celui de Monet.

Vendredi 6 avril

J'ai l'impression d'avoir vu et entendu Catherine M. sans arrêt depuis deux jours. A la télé, je l'ai trouvée bien, intelligente et sexy. Je me demande, comme tout le monde, comment on peut vivre après avoir publié ce genre de témoignage. Cela doit être une expérience limite, aussi troublante que celles racontées en détail dans le livre.

Samedi 7 avril

Les livres lus un peu par hasard au moment de leur sortie et que je n'oublierai jamais : *Le petit bleu de la côte ouest* de J. P. Manchette, *Panégyrique* de Guy Debord, *L'amour est un chien de l'enfer* de Charles Bukowski, *Vente à la criée du lot 49* de Thomas Pynchon, *L'information* de Martin Amis, *Un sport et un passe temps* de James Salter ; Le dernier en date : *Ingrid Caven* de J.J. Schuhl

Dimanche 8 avril

Repos.

Mardi 10 avril

Je lance ma bouteille quotidienne dans le cyberspace et c'est comme envoyer un message dans l'espace infini en direction d'éventuels extra-terrestres. Peu de réactions, mais lorsqu'il y en a, quelle émotion !

Mercredi 11 avril

Connaissez-vous une chanson qui s'appelle *French Girl* ? Elle est tirée des fameuses *Basement Tapes*. C'est Bill qui a déniché ça sur le net et je crois que c'est une des choses les plus émouvantes que je connaisse. Le faux départ, la voix toujours à la limite de déraiper, en équilibre instable. Beau comme un solo de Chet Baker.

Jeudi 12 avril

Si vous teniez un journal, auriez-vous tous les jours quelque-chose à écrire ? Je pensais que oui en commençant. Je serais moins catégorique aujourd'hui.

Vendredi 13 avril

Dans notre pauvre univers désenchanté, il ne se passe plus jamais rien les vendredi 13. Les autres jours non plus, d'ailleurs.

Samedi 14 avril

J'aime bien Beck. C'est un excellent folk singer. J'aime bien ses trucs avec orchestre mais ce que je préfère, c'est quand il est seul avec sa guitare et un harmonica. Je viens d'entendre une reprise de *No Expectations* plutôt bien sentie.

Dimanche 15 avril

C'est le dimanche de Pâques et je n'ai même plus un seul bout de chocolat à me mettre sous la dent.

Jeudi 19 avril

J'aime la façon dont les mots s'affichent sur une page Web. Ils sont comme suspendus derrière la glace de l'écran, des taches de lumière qui apparaissent un instant avant de disparaître. Ils sont immatériels, légers ; ils se détachent de moi, bien plus libres que les traces d'encre sur le cahier à carreaux que j'utilise pour mes brouillons.

Vendredi 20 avril

Déjà !? Presque une semaine de vacances de passée. Je n'ai pas fait grand chose, mais j'ai des excuses : je suis malade et il fait un temps pourri.

Mardi 24 avril

Je vais cesser de me plaindre. Le ciel est toujours gris mais ma crève est presque passée. Et puis j'ai quand même la chance de pouvoir écrire librement ici ce qui me passe par la tête. C'est déjà beaucoup, non ?

Mercredi 25 avril

Il y a des fascinations qui durent. Elles se transforment presque en habitude. Ainsi avec le Velvet Underground, dont je viens d'entendre des choses inédites - des démos de *Loaded* - qu'on vient de ressortir. Il y a encore moyen de découvrir des merveilles.

Jeudi 26 avril

Super promenade à Paris avec un ami perdu de vue rencontré par hasard dans le hall de la Gare Saint Lazare. Vu plein de gens dans la foule et même quelques gens connus (Finkielkraut parlant bien fort pour qu'on le remarque à la librairie *La Hune*). Des gens partout, tout près, en réel. Cela peut être agréable de temps en temps.

Samedi 28 avril



A force de scruter les rares photographies en noir et blanc qui nous sont parvenues, de lire les témoignages de ceux qui y sont passés dans les années cinquante, je commence à connaître l'ambiance du bar *Chez Moineau*. J'en ai des souvenirs, comme d'une vie antérieure. J'entends les éclats des discussions, les nouvelles de celui qui est sorti de prison, de la fugueuse qui s'est envolée ; je sens le goût du vin rouge, les odeurs de hachisch ; je vois le va et viens des voyous, des dealers, des filles paumées, des artistes ; surtout, j'écoute les discussions enflammées du type aux petites lunettes rondes qui va bientôt former l'Internationale Situationniste. Cet endroit hors du temps qu'a si bien décrit Greil Marcus dans *Lipstick Traces*, ce bar minuscule, nous sommes quelques-uns à en pousser la porte lorsque nous avons besoin de reprendre des forces et, surtout, de ne rien faire. " Dans ce lieu, écrit Debord, qui fut la brève capitale de la perturbation, s'il est vrai que la population choisie comptait un certain nombre de voleurs, et occasionnellement de meurtriers, l'existence de tous était principalement caractérisée par une prodigieuse inactivité. "

Lundi 30 avril

Retour d'une soirée Hip Hop, j'en ai pris plein les oreilles. Inutile de préciser que je suis loin de l'univers des rappeurs. Pourtant, en voyant les mêmes sauter en se serrant devant la scène, ça m'a rappelé les concerts punks de ma jeunesse lorsque nous dansions le Pogo en nous arrosant de bière. Même énergie, même refus du monde des adultes, même révolte exaltée par les décibels et même minimalisme musical.

Mardi 1 mai

Je ne regarde que très rarement la télévision. Pas vraiment par conviction anti-spectaculaire mais plutôt à cause de la nullité des programmes. Les rares fois où un film m'intéresse, je programme mon magnétoscope, mais ce dernier est très indocile et il n'obéit qu'exceptionnellement à mes consignes.

Jeudi 3 mai

Journée grise et pluvieuse.

"The blues ain't nothing but a cold gray day, and all night long it stays that way..." Duke Ellington

Vendredi 4 mai

Avant, il se mettait à faire bon au mois de mai. On sortait dans la rue pour rencontrer des gens, et, certaines années, pour participer à des émeutes. Aujourd'hui, au mois de mai, on a froid, on reste devant son ordinateur et on va draguer sur un Internet.

Dimanche 6 mai

Des bruits désagréables, le dimanche matin, à la radio : chants religieux, voix de prêtres. Je n'ai jamais trouvé le moindre intérêt aux religions. J'éprouve de la compassion envers ceux qui ont besoin de croire mais je me méfie de ceux qui sont persuadés d'avoir trouvé la vérité. "Il faut être sot pour se mettre en quête d'une loi fondamentale et plus sot encore pour la trouver." Nabokov

Lundi 7 mai

"La question à se poser est : qu'est-ce qui est préférable - le sacrifice au nom de l'autonomie individuelle, ou le sacrifice au nom de l'ordre social (la sur-production rationalisée) ?" *Critical Art Ensemble*

Mardi 8 mai

Un message nous reproche d'être naïfs. C'est vrai. Mais notre prétendue naïveté est un choix philosophique et politique, c'est même notre seul programme. Il ne s'agit pas d'une naïveté au premier degré, mais d'un jeu, d'un rôle ludique un peu revival qui nous est utile pour résister au cynisme ambiant. Nous préférons la naïveté au cynisme, même si ce dernier semble avoir tout pour lui à première vue : le nombre, la raison de la maturité, et les récompenses symboliques qui accompagnent toute adaptation à la réalité, toute compromission avec l'ordre des choses. Aucun d'entre nous n'a fait, il est vrai, carrière dans quelque domaine où il aurait pu faire illusion (université, art, médias, littérature, showbiz). C'est le prix à payer, nous l'acceptons, car nous avons horreur de tous les métiers.

Mercredi 9 mai

J'ai croisé Karl Zéro dans les années 80 lors d'une brève collaboration. C'était encore un jeune loup mais on pouvait voir qu'il en voulait. J'avais remarqué que son sens de la dérision ne s'appliquait qu'à certaines cibles inoffensives (genre Claude François) et épargnait soigneusement les détenteurs du pouvoir en place. C'était le prototype du pseudo humour complaisant aujourd'hui si répandu chez les laquais du spectacle.

Jeudi 10 mai

J'ai écrit que je regardais très peu la télé : c'est faux. En fait, je la regarde assez souvent, mais éteinte - comme je regarde le fauteuil ou la table lorsqu'ils se trouvent dans mon champ de vision.

Vendredi 11 mai

Lonesome Pat m'a montré les accords : je peux enfin chanter *Sweet Jane* dans la version du live 69, celle de Cowboy Junkies. " Heavenly vine and roses seem to whisper to me when you smile "

Samedi 12 mai

J'ai acheté le livre de Garnier *Les coins coupés* avec un vague sentiment de culpabilité. A chaque fois, je crois que c'est la bonne, que j'en ai définitivement fini avec tout ça et à chaque fois je replonge. C'est le sujet du livre, d'ailleurs. Je l'ai commencé avec des pincettes, en essayant de maintenir la saine distance de l'adulte qui se penche sur les disques de son adolescence. Et très rapidement, j'ai rechuté. Je m'en rend compte à divers symptômes que je connais trop bien, comme se mettre à préparer fébrilement une cassette pour la voiture avec une thématique Country (de Jerry Lee Lewis à Gram Parsons en passant par une version live de *Dead Flowers* et même *Lonesome Cowboy Bill* du Velvet) ou encore plus grave, s'engloutir dans des vieux magazines qui sentent le grenier moisis.

Dans un coin de ma bibliothèque, il y a une petite pile de livres que je cache un peu, comme d'autres planquent une collection de livres érotiques. C'est là que finira le bouquin de Garnier, où il rejoindra :

François Gorin, *Sur le rock*, Editions de l'Olivier

Anthony Scaduto, *Bob Dylan*, Christian Bourgois

Nik Cohn, *A wop a bop a loo bop a lop bam boom*, Editions Allia (Malaise à la caisse de la Fnac quand la caissière essayait de déchiffrer le titre)

Greil Marcus, *Mystery train, images of america in rock 'n' roll music*, Plume (Trouvé sous une pile de livres qui s'est effondrée, à la librairie *Un regard moderne*)

Nick Kent *L'envers du rock*, Austral

Lester Bangs, *Psychotic reactions & autres carburateurs flingués*, Tristram (Là aussi il faut un certain courage à la caisse)

Francis Hofstein, *Muddy Waters*, Actes Sud (offert par Lonesome Pat)

Dan Graham, *Rock/music, textes*, Les presses du réel (Un livre écrit par un artiste et acheté à la librairie du Centre Pompidou : c'est plus facile à assumer)

Patrick Eudeline, *L'aventure Punk*, Sagittaire (Volé à sa sortie en 78, pas de problèmes de caisse)

Lou Reed, *Between Through and expression, selected lyrics*, Hyperion

Dimanche 13 mai

« Sometimes I think this whole world
Is one big prison yard.
Some of us are prisoners
The rest of us are guards. » Bob Dylan, George Jackson

Mercredi 16 mai

Vu *Downtown 81*, avec Basquiat. Sur le coup, le début des années 80 m'avait paru mortel et la musique ambiante sinistre. Ce n'était rien, comparé à ce qui allait suivre. Le film, assez mal fichu, nous fait faire un voyage spatio-temporel dans la scène alternative new-yorkaise, un saut de vingt ans qui nous laisse un peu hébété, dans un étrange état.

Jeudi 17 mai

"Comptaient depuis nos quatorze ans les mots Rolling Stones et la panoplie accessoire qui les suivait, comme les titres d'album dont nous faisons icônes (dans la pochette de carton, le disque souple de vinyle et son sillon si fin, qu'on faisait avant première écoute briller sous la lampe, et que cela recouvre tant de son). " François Bon

Vendredi 18 mai

MAY 1968 GRAFFITI, un livre sorti en Angleterre. Rien de bien nouveau me direz vous. On connaît ces slogans, un peu trop même. Oui, mais là ils sont en anglais, c'est ça la différence ; et du coup, on les redécouvre un peu dans leur impact originel.

Extraits :

In the decor of the spectacle, the eye meets only things and their prices.

Meanwhile everyone wants to breathe and nobody can and many say, "We will breathe later." And most of them don't die because they are already dead.

Masochism today takes the form of reformism.

Un dernier qui reste d'actualité :

Warning: ambitious careerists may now be disguised as "progressives."

Samedi 19 mai

Vu Pierre Bourdieu en live dans un amphi bondé. Bonne prestation, cohérence fond/forme. Comme souvent dans ce genre de réunion, ceux qui prenaient la parole ne le faisaient pas vraiment pour faire avancer la réflexion mais pour se faire mousser. Bourdieu ne réagissait pas, mais vers la fin, à une question sur le rôle des intellectuels, il a répondu que ces derniers pouvaient essayer de faire en sorte que la parole ne soit pas systématiquement monopolisée par ceux qui veulent assurer la victoire de leur parti aux prochaines élections, ceux qui vous racontent leur vie, ceux qui veulent prouver qu'ils

sont des gens biens ou consolider leur ego - c'est-à-dire la description de ceux que nous venions de supporter.

Lundi 21 mai

Je continue à me régaler avec les textes de François Bon sur les Rolling Stones (vivement la sortie du livre !). Il pourrait en être de même pour vous. Surtout si, comme moi, vous avez découvert le rock à l'époque où sortaient ces disques fabuleux avec des titres inépuisables : *Get Yer Ya Ya's Out !*, *Sticky Fingers*, *Exile On Main Street*. Comme avec toute bonne littérature, de vieux souvenirs se réveillent. Des amis du collège ou du lycée resurgissent. Spy qui ramenait les *Rock et Folk* qu'on dévorait pendant les heures de permanence, Porey et sa coupe de cheveux à la Mick Taylor, Nadine et ses copains motards, Verchin le fan d'Hendrix. Que sont-ils devenus ?

Mercredi 23 mai

Je conçois bien qu'il y a une certaine sagesse, une forme d'acceptation du monde tel qu'il est, dans les pensées modérées, pragmatiques ou cyniques. Il y manque toutefois un élément qui, à mes yeux, rend les pensées radicales infiniment plus séduisantes : le goût de l'impossible.

Jeudi 24 mai

Bob Dylan, 60 ans aujourd'hui, aurait déclaré à sa maison de disques : «Vous sortez un truc, vous faites un truc, même une connerie de Best Of, et je vous plante, je casse le contrat.»

Pour marquer le coup quand même, le *Journal* vous offre le texte de *Things Have Changed* (2000).

A worried man with a worried mind
No one in front of me and nothing behind
There's a woman on my lap and she's drinking champagne
Got white skin, got assassin's eyes
I'm looking up into the sapphire tinted skies
I'm well dressed, waiting on the last train
Standin' on the gallows with my head in a noose
Any minute now I'm expecting all hell to break loose
People are crazy and times are strange
I'm locked in tight, I'm out of range
I used to care, but things have changed.

This place ain't doin' me any good
I'm in the wrong town, I should be in Hollywood
Just for a second I thought I saw something move
Gonna take dancing lessons, do the jitterbug rag
Ain't no shortcuts, gonna dress in drag
Only a fool in here would think he got anything to prove
Lot of water under the bridge, lot of other stuff too
Don't get up gentlemen I'm only passing through

People are crazy and times are strange
I'm locked in tight, I'm out of range
I used to care, but things have changed.

I've been walkin forty miles of bad road
If the Bible is right the world will explode
I'm trying to get as far away from myself as I can
Some things are too hot to touch
The human mind can only stand so much
You can't win with a losing hand
Feel like falling in love with the first woman I meet
Putting her in a wheelbarrow and wheeling her down the street
People are crazy and times are strange
I'm locked in tight, I'm out of range
I used to care, but things have changed.

I hurt easy, I just don't show it
You can hurt someone and not even know it
The next sixty seconds could be like an eternity
Gonna get low down, gonna fly high
All the truth in the world adds up to one big lie
I'm in love with a woman that dont even appeal to me
Mr. Jinx and miss Lucy they jumped in the lake
I'm not that eager to make a mistake
People are crazy and times are strange
I'm locked in tight, I'm out of range
I used to care, but things have changed.

Samedi 26 mai



Je viens de retrouver des vieux 45 tours dans un carton. Celui-ci n'est pas le meilleur, loin de là ; mais c'est le premier. Je me souviens de la transaction avec un grand, un interne ; lui qui mimait un intérêt pour une musique qu'il était déjà en train de renier, moi en train de dépenser mon argent de poche de la semaine, et pour acheter autre chose que des pains au chocolat.

La pochette : grimace de guitar hero d'Alvin Lee. J'ai tenu un moment un cahier où je collais des photos du groupe. J'ai fait ensuite fait la même chose pour les Who et les Stones ; les cahiers ont disparu. Le logo Deram qui ressemble beaucoup à celui de Decca. Et le marque ronde d'usure au milieu de la pochette, trace tangible du temps.

La musique ? Je n'ai pas réécouté le disque depuis longtemps mais j'ai un assez bon souvenir de la face B, un morceau lent sans les interminables démonstrations de guitare solo. Alvin Lee pouvait même s'avérer un bon chanteur de blues lorsqu'il ralentissait le rythme, chose qu'il fit hélas de moins en moins.

Mercredi 28 mai

En fait, le tout premier 45 tours a été *Everybody Needs Somebody To Love* par les Stones. Il était offert par une chaîne de pompes à essence qui mettait, par cette occasion, un peu d'excitation dans les trajets parentaux, répétitifs et ennuyeux. Il fallait négocier ("Arrête-toi chez Antar!"), collectionner des points. C'était long, mais lorsqu'on redémarrait avec le 45 tours, on ressentait une immense satisfaction.

Jeudi 31 mai

J'ai pensé à une solution de rechange pour les jours où je n'ai rien à dire ou pas envie d'écrire. On pourrait appeler ça "Laissez parler les livres". Voici le mode d'emploi.

1 : Placez-vous devant votre bibliothèque, si possible dans le secteur des livres qui vous attirent le plus à ce moment précis - Selon les moments, vous pouvez être plutôt poésie chinoise, littérature américaine, philosophie, etc...

2 : Fermez les yeux et déplacez-vous légèrement, suffisamment pour perdre vos repères dans l'espace.

3 : Prenez un livre et ouvrez le au hasard.

4 : Ouvrez les yeux et méditez le texte qui vous tombe sous les yeux comme il est d'usage de le faire avec les livres sacrés (Bible, Coran, etc.).

Exercice pratique :

Je tombe sur *Vineland* de Thomas Pynchon (ce livre m'a presque sauvé la vie alors que je déprimais au fin fond d'une province pluvieuse). J'ouvre et je lis. "Souvent, à travers un éclair dense qui se propageait dans la nuit, elle était sur le point de distinguer son visage quand sa raison claire l'expédiait brutalement hors du rêve dans ce qui aurait dû être le monde nouvellement défini, innocent même, mais d'où, comme cela devait apparaître, la créature n'avait pas été après tout bannie, simplement devenue, pour un temps, moins visible."

Vendredi 1 juin

Pierre Bourdieu, *L'amour de l'art* : " L'opposition scolaire entre culture canonique, stéréotypée et, comme dirait Max Weber, "routinisée", et la culture authentique, affranchie des discours d'école, n'a de sens que pour une infime minorité d'hommes

cultivés, parce que la pleine possession de la culture scolaire est la condition du dépassement de la culture d'école vers cette culture libre, c'est-à-dire libérée de ses origines scolaires, que la classe bourgeoise et son école tiennent pour la valeur des valeurs.

Dimanche 3 juin

Je commence enfin à me détendre. Toute la semaine, j'ai supporté la pression d'une bande de connards, des petits chefs minables comme il y en a tant. Le problème est que ce genre de personne ne comprend pas qu'il puisse exister d'autres façon de fonctionner que la leur, entièrement modelée par la hiérarchie, le respect et l'attrait du pouvoir. Ils ne comprennent rien, mais ils perçoivent vaguement que cette différence est dangereuse pour l'équilibre de l'ordre établi qu'ils ont en charge de maintenir.

Lundi 4 juin

Trouvé dans les mails du GFIV ce détournement amusant du manifeste du GFIV :

*PROVOCATION GRATUITE (*hors cout des communications) Ne pensez-vous pas que le rock de papy baba soit un acteur majeur, depuis quelques dizaines d'années déjà, à cette "mercantilisation" de l'art que vous dénoncez avec enthousiasme ? Le rock ne symbolise-t-il pas la victoire finale de l'idéologie dominante et son dépassement dans l'anéantissement définitif de la conscience critique. N'est-il point un des moyens de la propagande de masse, le spectaculaire diffus (Debord) et la capacité à intégrer toute forme de critique qui s'est imposée de manière massive en se présentant comme un état de fait, indiscutable et indiscuté. Déplacer les anciennes formes critiques, en faisant abstraction de leurs formes contemporaines (free parties, arts électroniques, web alternatif...etc...) dans le présent de la glaciation généralisée, n'est-ce pas tomber dans une forme de nostalgie (pouah!)?*

Le message provient d'un site qui entretient quelques rapports esthétiques avec le site expérimental du GFIV (couleurs gueulardes, animations minimalistes, fonds sonores agressifs) et dont la principale activité est l'organisation de free parties multimédia. Allons-nous être débordés par la génération techno ?

Mercredi 6 juin

Il arrive, à certains moments de la journée, que je m'abandonne à la rêverie. Suivant alors quelque vague pensée sans objet, je vois des phases se former à mon insu. Ce sont ces phrases que l'on retrouve ici, dans le *Journal*. J'aime à penser que ces dictées me sont soufflées en dehors de ma volonté, selon la vieille conception idéaliste qui fut celle des romantiques et de leurs descendants surréalistes. Tout ceci présente d'ailleurs assez peu d'intérêt. Alors pourquoi en parler ? Parce que aujourd'hui, n'ayant reçu aucun message, je n'avais rien d'autre à dire.

Jeudi 7 juin

Le principe est bien, les textes intéressants... mais putain qu'est-ce que ça flash !, nous dit le nommé Bigbone sur un forum. Comme lui, de nombreux internautes trouvent que

le site du GFIV leur fait mal aux yeux. Nous n'aimons, il est vrai, ni le bon goût ni la mesure.

Dimanche 10 juin

Discussion avec Joe, hier soir, sur la terrasse ensoleillée. J'ai apporté la contradiction. Il faut dire que la thèse de Joe est assez radicale et suscite quelques réserves. Selon lui, l'art est entièrement fétichisé par le marché et par le circuit institutionnel qui est son relais. Soit. Le constat est difficilement contestable. Mais qu'en est-il de la création, des œuvres dans un tel contexte ? Assez radicalement, comme un Debord exigeant la réalisation de l'art dans la vie quotidienne, Joe répond qu'on peut toujours faire de l'art pour le plaisir pur de la création mais que cette pratique ne doit en aucun cas entrer en contact avec les structures sociales qui ont en charge de gérer l'art, sous peine de se voir immédiatement dénaturée. La fétichisation de l'objet se substitue au processus de création ; nous sortons alors de la sphère utopique de l'art pour entrer de plein pied dans celui de la marchandise. L'espace utopique de l'art est précisément le dernier espace alternatif où l'individu peut évoluer librement en dehors des contraintes sociales liées au principe de rendement. Cette liberté est incompatible avec le contrôle exercé par l'institution sur la création. L'art est donc condamné, s'il veut conserver sa dimension originelle qui en fait, selon la formule d'Adorno, une « promesse de bonheur », à rester une activité strictement privée (comme le rêve ou la sexualité). La différence entre un usage individuel et un usage social de l'art peut aisément être saisi si on utilise la comparaison avec la sexualité et que l'on distingue l'expérience privée de l'individu et l'instrumentalisation commerciale du sexe. La sphère privée est celle de la gratuité (dans les deux sens du terme : non rémunéré et sans but assigné) ; la sphère publique est celle des prestations monnayable. Passer de l'une à l'autre, c'est entrer dans le marché. Bien d'autres enjeux apparaissent alors : rôle social, professionnalisme, carrière, etc...

Lundi 11 juin



"Sitting Bull les avait mis en garde : "Tuez-les, mais ne prenez pas leurs fusils, ni leurs chevaux. Ne les dépouillez pas. Si vous fixez vos cœurs sur les biens des Blancs, cela provoquera une invasion de cette nation."

Après la victoire, apprenant que certains Indiens avaient dépouillé les corps, il avait ajouté : *"parce que vous avez pris les dépouilles, vous convoiterez désormais les biens de l'homme blanc, vous serez à sa merci, il vous affamera."*

Quatorze ans plus tard, à wounded Knee, les Indiens furent définitivement anéantis...

Extrait de *Ousmane Sow, le soleil en face*

Mardi 12 juin

" Je suis entré dans un bar pas loin, dans Kearny Street, pour téléphoner de leur cabine. L'endroit était désert, à l'exception du barman et d'une grosse dame en train de téléphoner. Elle ne parlait pas. Elle était juste là, debout dans la cabine, à faire oui de la tête à une personne qui se trouvait à l'autre bout du fil."

Richard Brautigan, *Un privé à babylone*

Mercredi 13 juin

" Sans doute, l'amitié, l'amitié qui a égard aux individus, est une chose frivole, et la lecture est une amitié. Mais du moins c'est une amitié sincère, et le fait qu'elle s'adresse à un mort, à un absent, lui donne quelque chose de désintéressé, de presque touchant."

Marcel Proust, *Sur la lecture*

Jeudi 14 juin

" Après s'être violemment opposée à tous ceux qui échangeaient, sur Napster ou ailleurs, des fichiers musicaux de type MP3, l'industrie musicale risque d'être confrontée dans un avenir proche à un défi autrement plus dangereux : la prise d'autonomie de la création musicale par rapport au secteur marchand ." *Le Monde*

Vendredi 15 juin

Nous avons reçu le mail suivant

Chers alcooliques décadents (mais comme il faut). Votre site est (graphiquement) hideux, mais je pense que c'est fait pour. Aussi ne relèverais-je pas une provocation aussi grossière. Il est tout de même étonnant, pour ne pas dire dérisoire, que vous continuiez à croire en les vertus frelatées d'un dépassement du monde par les potentialités des avant-gardes. Les avant-gardes n'ont aucune potentialité. Elles constituent le nœud le plus avancé, mais le plus occulté, de la domination bourgeoise, version up-to-date de l'esthétisme chichiteux de la classe moyenne. Seuls les enfants de monsieur Prudhomme peuvent encore s'imaginer que l'art (sans 'A') est autre chose qu'un fantasme bourgeois, monstrueuse excroissance de quelque chose qui n'aurait jamais du quitter sa fonction strictement décorative qu'il a toujours eu jusqu'à grosso-modo le milieu du 19ème. Il faut au moins reconnaître aux talibans l'absence absolue de respect pour le culturel (attitude authentiquement révolutionnaire, s'il en est) ce qui leur a permis sans sourciller de détruire des bouddhas à la pelle, pendant que les représentants de l'occident, de quelque bord qu'ils fussent, hurlaient sans trêve l'aria désespérée contre les profanateurs de ce-qu'il-y-a-de-plus-sacré-au-monde. Lorsque vous parlez de l'idéologie comme ce qu'il y a de plus prégnant, de plus fondateur et de plus dissimulé, vous êtes dans le vrai, mais il faut savoir voir un peu plus loin que la paille dans l'œil du voisin. Un symptôme de l'idéologie, c'est le consensus ; tout objet social faisant l'objet d'un consensus est un moment de l'idéologie dominante. Lorsque cet objet déclenche une quasi idolâtrie, on peut être sûr qu'il est le paradigme de la dite idéologie. Et l'art - quelle que soit sa forme, l'idée, le concept même d'art, l'idée selon laquelle il est la plus haute fonction de l'humain, voilà qui est le consensus absolu. Le

fétiche de nos sociétés. Le dieu invisible auquel il faut rendre hommage. Bien entendu, vous me répondrez qu'il faut distinguer entre l'art " bourgeois " (essentiellement aliénant - ha ha ha !), et les avant-gardes, véritablement émancipatrices. Je ris de nouveau. Derrière ces deux prétendues notions de l'art, se cache le même fétichisme, apparenté à celui de la marchandise, quand bien même (et surtout paradoxalement) si cet art se veut hors circuit marchand. L'art pour l'art, l'art hors argent, c'est le calvinisme de l'art, sa version fanatique, la forme la plus extrême de la dévotion. L'aberration à l'état brut. L'ABENA (Art Bourgeois Egal Non Art) a développé bien mieux que moi cette problématique, et je ne peux que vous conseiller de vous rendre sur leur site. Mais quoi qu'il en soit, je ne peux que constater que, comme d'habitude, derrière les oripeaux progressistes, se dissimulent les pires errements koulako-droitiers. Cordialement (tout de même), Lefayot

La réponse du GFIV

*Cher Le fayot,
Cet aimable pseudo ne cacherait-il pas un facheux penchant pour la soumission envers l'ordre établi ? Vous nous faites penser à ces conservateurs de province qui se disent apolitiques. Le dépassement de l'art en tant qu'activité séparée et sa réalisation effective dans la vie quotidienne figurait au programme des avant gardes qui ont compté (dada, l'IS). Il figure également au programme du GFIV. De toute manière, comme chacun sait, l'art est mort.
Cordialement cependant.
Le GFIV*

Samedi 16 juin

La ville de Goeteborg a été vendredi 15 juin, le théâtre de scènes d'émeutes provoquées par des groupes de vandales mêlés aux mouvements anti-mondialisation qui ont volé la vedette aux dirigeants européens réunis dans cette ville du sud-ouest de la Suède.

Le Monde

Bataille de rue. Barricadés derrière un rempart de conteneurs en acier, de grillages et de blocs de béton, qui bloquait toutes les voies d'accès à leur centre de congrès, les dirigeants de l'Union n'auront vu qu'à la télé les violences qui ravageaient le centre-ville. Alors que 20 000 personnes étaient rassemblées pour manifester contre la mondialisation, un millier de jeunes casseurs, scandinaves, mais aussi allemands ou néerlandais, brandissant des drapeaux rouge et noir anarchistes ou rouges à l'effigie de Mao, se sont livrés à une véritable bataille de rue, saccageant les vitrines des commerces de la grande avenue de Göteborg. Des groupes très mobiles et apparemment bien rodés aux combats de rue (cagoules, casques, talkies-walkies, etc.). Une trentaine de blessés légers, dont dix policiers, ont été hospitalisés et plus de 450 personnes arrêtées. La tension restait forte vendredi soir.

Libération

Dimanche 17 juin

" La gare avait changé depuis la dernière fois qu'il avait eu l'occasion d'y aller. Entre-temps, sa voûte de poutres goudronneuses et de verre dépoli, ses murs couverts de suie et son hall hanté par de jeunes prostitués s'étaient mués en une élégante galerie de boutiques, de croissanteries et de cappuccinos, à perte de vue."

Martin Amis, *L'information*

Lundi 18 juin

Réponse de Lefayot (extrait) : *Vous faites ce que vous voulez, hein ... Mais bon ... Si vous voulez, on peut se dire, que la fin de l'art comme activité séparée, c'est bien aussi, j'adhère pleinement, mais à la limite, je n'appelle plus ça de l'art, je l'appelle pas, c'est une non-activité, au sens où la vie est une non-activité, c.a.d quelque chose qui est sa propre fin (et donc pas une "activité") ...*

C'était pas la peine de s'énerver pour, finalement, tomber d'accord...

Mardi 19 juin

Perdu du temps pendant quelques jours à cause de deux connards, des petits chefs minables. Fais un tour sur leur terrain. Pour rien.

Mercredi 20 juin

Tes pires ennemis ne sont pas du tout ceux qui ont un point de vue différent du tiens, ce sont au contraire ceux qui ont le même mais qui, pour divers motifs, par prudence, par désir d'avoir raison, par lâcheté, sont retenus d'y adhérer.

Arthur Schnitzler

Jeudi 21 juin

J'écoute quelqu'un parler de la pensée chinoise sur France Culture. Pas de notion de beauté. La présence dans l'œuvre d'une vibration de la vie. Articulation d'un certain nombre d'éléments dans le monde et dans le corps. Tout participe de la vie du monde

Vendredi 22 juin

Jadis, ils se méprisaient ; aujourd'hui, ils se congratulent. Comme Jorge Semprun, Alain Etchegoyen, Michel Serres et beaucoup d'autres, les intellectuels n'hésitent plus à participer directement à la vie des entreprises. Le Monde

Samedi 23 juin

J'aimerais un jour parvenir à la morne platitude distante des catalogues de la Manufacture française d'armes et de cycles de Saint-Etienne, du Comptoir commercial d'outillage, du Manuel de synthèse ostéologique de MM. Müller, Allgöwer, Willeneger, ou des vitrines du magasin de pompes funèbres Borniol (ces beaux poncifs). En

attendant, loin du compte, j'ai recopié des rouleaux de télex hippiques France-Soir (avec toutes ses éditions), des paroles de chansons anglaises connues, des dialogues d'anciens films célèbres, des prospectus pharmaceutiques, des publicités de mode, lambeaux sur lesquels, furtivement, s'écrit le temps mieux que dans les œuvres.

Jean-Jacques Schuhl, Rose poussière, Gallimard / Le Chemin, 1972.

Lundi 26 juin

Suite à quelques embrouilles, j'ai eu l'occasion de me pencher (très bas) sur quelques spécimens emblématiques de ce que nous appellerons ici, la Crevure Institutionnelle (CI).

La CI évolue comme un poisson dans l'eau au sein du double discours. Son pragmatisme et son cynisme lui épargnent les états d'âme. La CI a compris, sans avoir lu Baudrillard, que tout se passe au niveau du simulacre. Il revendique avec zèle les objectifs affichés par le double discours et agit essentiellement au niveau des traces. Il sait que l'institution a pour fonction d'occulter le réel et travaille à parfaire sa représentation, reconstruite par le biais de la langue de bois (ce qui n'est pas nommé n'existe pas). La CI use des mêmes méthodes que la CL (Crevure Libérale évoluant plutôt en entreprise) : même carriérisme obsessionnel, mêmes méthodes (élimination des rivaux, constitution de réseaux, etc.). La CI bénéficie d'un avantage par rapport à la CL dans l'exécution de ses basses besognes : l'institution lui permet d'avancer masqué et de se parer des nobles objectifs affichés par le double langage.

Il n'y a pas grand-chose à faire contre la CI, à part l'oublier et penser à des choses plus douces et lumineuses (comme un matin d'été par exemple).

Mardi 27 juin

Chaud.

Mercredi 28 juin

Il faut être indulgent avec les bons, sévère avec les méchants, indulgent et sévère à la fois avec la foule des gens ordinaires.

Hong Zicheng

Jeudi 28 juin

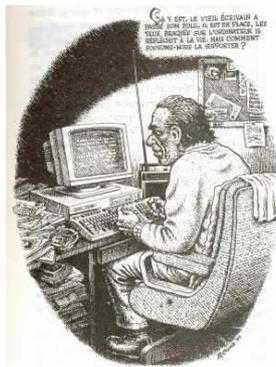
Vu à la télé *Un monde parfait* de Clint Eastwood. Tout le monde était en larme dans le basement du GFIV, excepté Joe le Gloseur qui s'extasiait : "Quel sens de l'espace !"

Samedi 30 juin

Première journée des vacances, la pire. Il faut faire la coupure, changer de tempo. Je prends la voiture et je me rends dans la petite ville la plus proche. Besoin de voir du monde. Je vais à la FNAC et je fouille les rayons livre, CD, logiciel, vidéo. Rien. Je vais dans la seule librairie potable. Je choisis trois livres pour m'aider à aborder cette période

: George Steiner, *Réelles présences*, Georges Perros, *Une vie ordinaire*, Charles Bukowski, *Le capitaine est parti déjeuner et les marins se sont emparés du bateau* (avec des illustrations de Robert Crumb).

Dimanche 1er juillet



Amusant de voir le vieux Bukowski confronté, comme vous et moi, à l'ordinateur. Il a tendance à s'extasier sur le traitement de texte. « Taper sur une machine à écrire revient à patauger dans la boue, écrit-il. Tandis qu'avec un ordinateur, on patine sur la glace. » C'est bien vu. Je ne sais pas si vous avez vécu l'avant, lorsqu'il fallait passer par des quantités astronomiques de brouillons et qu'une page partait à la poubelle à la première faute de frappe ? Bien sûr, la machine ne fait que faciliter les choses, elle ne les crée pas. Et si taper sur le clavier d'un ordinateur est un enchantement perpétuel, Bukowski a bien raison de rappeler que si vous êtes sec à l'intérieur, il ne se passera rien.

Lundi 2 juillet

Plusieurs centaines de manifestants anti-mondialisation se sont violemment heurtés à la police à plusieurs reprises, dimanche 1er juillet, alors qu'ils tentaient de gagner le lieu où se tient le forum économique européen à Salzbourg (ouest de l'Autriche). La manifestation s'est terminée dans la soirée après cinq heures d'affrontements sporadiques au cours desquels la police anti-émeutes a essuyé des jets de pierres et de bouteilles. Le Monde

Mardi 3 juillet

Voici une liste non exhaustive de certaines caractéristiques observées chez cet individu qui m'avait servi de support pour la typologie de la CI.

Sadisme : peut aller très loin dans la cruauté mentale, avec un grand soin apporté aux détails, surtout lorsqu'il est assuré de rester masqué. Heureusement, ses plans échouent souvent (voir connerie).

Malhonneteté : tout n'étant que façade, l'absence de convictions laisse le champ grand ouvert pour les malversations diverses, à usage personnel ou en direction des amis.

Hypocrisie : capacité de feindre dans le but de faire croire (et de se convaincre) qu'il est quelqu'un de bien.

Lâcheté : bien que prêt à porter les coups les plus bas, peut ramper sans scrupules à la moindre alerte.

Mensonge : immense mensonge ambulant qui se fond dans le mensonge ambiant.

Connerie : tout aussi immense, ce qui permet d'être en parfaite harmonie avec l'environnement.

Mercredi 4 juillet

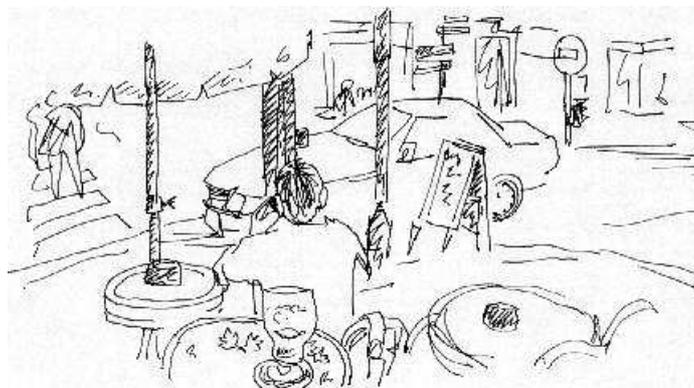
Toute la journée à somnoler dans la chaleur étouffante : une journée de chat.

Jeudi 5 juillet

Mon voyage dans la capitale

8h30 Dans le train. Je sors d'une période un peu pénible, mais cette fois ça-y-est : je suis en vacances dans ma tête.

9h30 Dans mon café, près de la gare. Mon sas d'immersion, lorsque j'arrive de ma province. Immersion sonore : les bruits des conversations, de la circulation, une radio qui diffuse des chansons populaires dans un haut-parleur, chocs de vaisselle derrière le comptoir. Deux femmes à la table derrière parlent de *Loft Story*. Immersion visuelle : plan large, très dense, à la William Klein ; concentration de vies, de corps qui se croisent, apparaissent et disparaissent, chacun suivant sa trajectoire énigmatique. Mon système nerveux procède aux différents réglages ; il s'adapte.



11h30 Je suis à la terrasse d'un café merveilleusement bien situé, Carrefour de l'Odéon. J'ai trouvé un numéro de la *Revue d'Esthétique* consacré aux sites d'artistes et un volume des éditions complètes des œuvres de Robert Crumb (cadeau pour Bill). Les touristes ont l'air heureux d'être là. À la table à côté, une femme élégante avec le *Herald Tribune* qui remplit des cartes postales.

Vendredi 6 juillet

Si vous êtes un peu fatigués de l'art, allez voir l'exposition Raymond Hains au Centre Pompidou. De la poésie visuelle à l'état pur, légère, ironique, stimulante. L'exposition parfaite : en sortant, vous tombez juste sur le café du Centre, sur la mezzanine. Là, vous pouvez vous désaltérer en méditant cette phrase de Fillioud : L'art, c'est ce qui rend la

vie plus intéressante que l'art. Si c'est le critère, alors Raymond Hains est un très grand artiste.

Jeudi 12 juillet

Reçu ce message :

Bonsoir au gfv

j'adhère total au résumé fétichart sauf qq points flous :

"C'est la raison pour laquelle il ne convient pas d'aborder les œuvres d'art comme des objets de consommation."

pourquoi ne pas considérer le banal, les objets du quotidien avec la même attention que les œuvres d'art. Rien n'est là par hasard, tout peut être sujet à archéologie et désamorçage des idéologies sousjacentes. Les objets enferment dans un fonctionnalisme, dans des habitudes programmées, en déceler l'intention peut être un jeu (tout en sachant que la vérité comme le réel sont inatteignables).

"ramener l'art dans l'espace privé. "

s'il reste cantonné à l'espace privé ne risque t'il pas le mythe de l'intériorité, réminiscence romantique. L'espace public est à conquérir pour amener une reconnaissance de l'hétérogénéité et non à désertir en laissant l'uniformisation policée régner. L'extériorisation n'est pas forcément synonyme d'objet : art et non-art sont inséparables. L'autonomie de l'art est moderniste, now on sait que cette autonomie est relative, à la vie, aux idées séculaires. Sans qu'il soit engagé je pense que l'art à tout de même une fonction sociale (sans tomber dans le pathétisme de l'esthétique relationnelle) au moins comme un creuset de démesure.

Les idées des "think tanks" ne sont elles pas également un jeu de l'esprit (jeu uniformisateur ramenant toutes problématiques sur le terrain de la pensée dominante et des mots à la mode) ? La stimulation neuronale pour elle même rejoint l'impasse de l'art pour l'art.

N'y a t il pas "guerre des rêves" ? : même si cette guérilla est gratuite, salutaire, elle permet de ne pas se sentir enfermé dans le rêve de qq'un d'autre.

Votre dynamisme réactif y participe. bravo.

Laurent,

Veillez noter au passage l'excellent niveau intellectuel et culturel des lecteurs de base. Pour ce qui est le "l'art pour soi", je ne pense pas que Joe souhaite laisser le terrain libre à l'art institutionnel mais seulement qu'il entend déplacer la création hors de portée de ces instances de contrôle et du marché. Je ne peux pas en dire plus en l'absence de notre théoricien (Joe est en vacances). Ceci dit, le débat est ouvert : où, comment et pourquoi faire de l'art dans la société néolibérale ?

Vendredi 13 juillet

Mort de Fred Neil

Mardi 17 juillet

Le centre historique de Gênes a pris l'apparence d'un camp retranché. Un mur grillagé, comme celui érigé au Québec pour le sommet des Amériques, en avril dernier, délimite la "zone rouge" à l'intérieur de laquelle se déroulera le sommet du G8, du 20 au 22 juillet. Plus de 15 000 policiers, carabiniers et militaires, sont mobilisés pour assurer l'ordre public. En temps normal, la ville portuaire du sud-est de l'Italie en compte 2 000. Le Monde

Mercredi 18 juillet

I'm listening to Neil Young, I gotta turn up the sound
Someone's always yellin' "Turn it down"
Feel like I'm driftin', driftin' from scene to scene
I'm wonderin' what in the devil could it all possibly mean?

Bob Dylan, *Highlands*

Moi aussi j'écoute Neil Young. Personne ne me demande de baisser le son et j'en profite. *Silver & gold* est un grand disque de déprime, de somnolence de début d'après-midi, d'été pluvieux - lorsqu'on traîne sur le canapé au lieu d'aller prendre une douche. *Razor love* est dans la lignée d'*Ambulance Blues*, une chanson qui figurait sur l'album *On The Beach*, mon premier disque en total stéréo. Je m'explique. Cet été-là, j'avais travaillé pendant les vacances et, avec l'argent, je m'étais acheté une chaîne hi fi. Je sortais d'une période électrophone portable en plastique rouge. Les disques n'y tournaient pas à la bonne vitesse et le son était, bien sûr, en mono. Là, durant l'été d'*On The Beach*, j'ai pu enfin distinguer chaque instrument, le moindre coup de maracas, le glissement d'un doigt sur une corde. J'ai écouté ce disque en boucle pendant tout le reste des vacances, parfois la tête entre les enceintes, dans le noir ou en fermant les yeux, pour mieux me concentrer. C'est dire si je le connais BIEN. Il se trouve que c'était l'un des meilleurs de Neil Young, avec cette face triste, monotone et belle, qui se termine par *Ambulance Blues*.

Back in the old folky days
The air was magic when we played.
The riverboat was rockin'
in the rain
Midnight was the time
for the raid.

Lundi 20 août

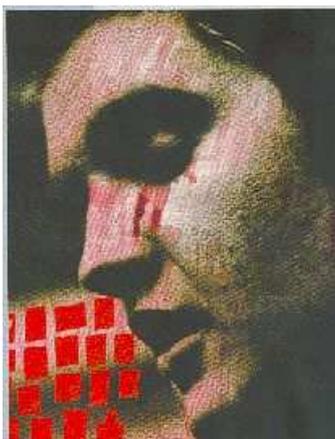
Encore un été qui se termine lentement. Il n'y a pas d'urgence. Comme chaque année, nous avons eu droit au fait divers sordide, suivi comme un feuilleton par les journalistes(*Le Monde* a traité cette affaire avec une assiduité digne de *Déetective*). Cette

année, j'ai totalement échappé à la plage. Vacances réussies. Au fait, c'était quoi le tube ?

Jeudi 23 août

"Dans un monde de shampooing où l'on prend à ceux qui n'ont rien pour donner à ceux qui ont tout, la jet society peut apparaître comme une platitude ajoutée au reste. La notoriété se résume, selon moi, à être connu des rossignols de muraille ou des rouges-gorges."

Michel Bulteau



Michel Bulteau est un poète français qui a fait une fixation sur l'amérique underground des sixties mais qui, à la différence de ceux qui se contentaient de rêver, y est vraiment allé. Dans *La reine du pop*, il se souvient de la Factory et du Max's Kansas où passait régulièrement le Velvet Underground. Il y évoque Warhol, bien sûr, mais aussi les personnalités qui gravitaient autour de lui à l'époque : Billy Name, Edie Sedgwick, Kenneth Anger, Gerard Malanga, etc. Et tous se mettent à prendre une consistance. Bulteau parle également de ce peintre précurseur méconnu du pop : Ray Johnson, l'auteur du portrait d'Elvis qui orne la couverture de l'édition américaine de *Mystery Train* de Greil Marcus (une édition française promise pour cette année). Rien que pour cela, ce petit livre très dense et très bien écrit vaut largement le détour.

Jeudi 23 août

Lu un extrait de *Plateforme*. Et il y a un malaise. D'accord, on ne juge pas un livre sur un extrait. Mais je connais bien les livres précédents de Houellebecq et le malaise éprouvé à la lecture de ce passage était déjà là pour les *Particules élémentaires*. C'est ce malaise diffus que je vais essayer d'éclaircir un peu.

Houellebecq a du talent, c'est une affaire entendue. Il a un style froid, détaché, qui place tout à égale distance. L'effet produit est souvent irrésistible (comme dans la géniale scène de la boîte de nuit d'*Extension*, son premier et meilleur roman). Mais on commence à s'y habituer, surtout depuis qu'on lit du sous-Houellebecq tout à fait potable dans tous les recoins du net. N'empêche : il a ce talent indéniable, et c'est un plaisir de lecture rare. Pendant quelques paragraphes, le ton est juste, on est bien. Et puis soudain, schlack, ça dérape. Il ne s'agit pas seulement de provocation-marketing ciblée, calculées

pour entraîner une surchauffe médiatique, même s'il paraît évident que ce paramètre stratégique entre en ligne de compte. Houellebecq est le genre de type qui aime vous regarder droit dans les yeux en proférant des horreurs d'une voix douceuse - bref, un type qui adore être haï. Le problème c'est qu'il ne s'agit pas seulement de provocation, calculée ou gratuite : Houellebecq semble penser *vraiment* ce qu'il dit - ou plutôt suggère puisqu'il s'agit de romans. C'est toute la différence entre la provocation subversive, qui met à jour les mécanismes de domination, et la provocation rance et authentiquement réactionnaire qui constitue une tradition littéraire bien de chez nous. Et je me demande si Houellebecq ne s'inscrit pas dans cette lignée. J'attends de pouvoir lire le livre en entier pour confirmer cette impression - même s'il nous est désagréable d'avoir à passer par les passages obligés du type LE livre de la rentrée. Il n'est pas exclu que la nausée éprouvée à la lecture du passage publié par *Le Monde* se confirme. Que le roman entier exhale de ces relents particuliers, de cette odeur fétide typiquement française, un vague mélange de moisi et de renvoi aigre. Bref, pour parler comme Lonesome Pat qui affectionne l'argot fifties des vieux films de gangsters : Houellebecq repousserait-il du goulot ?

Samedi 25 août

Discussion très animée hier soir, jusqu'à deux heures du matin, autour de Houellebecq. Bill Térébenthine n'est pas du tout d'accord avec ce que j'ai écrit à propos de *Plateforme*. Il est sur la ligne Sollers : le point de vue esthétique l'emporte sur tout, on ne mélange pas l'individu et l'œuvre, seul compte le style. Avec cette approche du problème, l'autre est immédiatement repoussé dans le camp - peu reluisant - des vertueux qui ne comprennent rien à l'art. D'où mon irritation et le caractère animé de la discussion. On n'avait pas entendu de tels éclats de voix dans la base secrète depuis un moment. Dans le feu de la polémique, j'ai précisé ce que j'entendais par ce gros mot que plus personne n'ose employer : subversion. Il n'existe pas d'attitude subversive en soi, tout dépend de la situation. Disons, en gros, que cela consiste à ne pas faire ce qu'on attends de vous lorsque ce *on* désigne le pouvoir, quelle que soit la forme prise par ce pouvoir. Dans le cas de Houellebecq, à l'endroit et au moment précis où il se trouve, cela aurait pu être, par exemple, de sortir un roman sans aucune scène de cul. Bonjours la mévente ? Justement ! Cela aurait été la moindre des choses venant d'un écrivain qui a été lancé et continue à être soutenu par les *Inrocks* avec l'étiquette fallacieuse "*critique du libéralisme*". Si développer une critique de l'idéologie libérale c'est se comporter comme la dernière des crapules pour provoquer un "effet de miroir", alors certains patrons d'entreprises font nettement plus fort dans le domaine.

Le reste du GFIV ? Lonesome Pat s'en fout, il ne lit que des partitions de blues. Quant à Joe Le Gloiseur, il se contente d'un ou deux romans par ans (plutôt des classiques) ; il préfère se concentrer sur les textes théoriques.

Dimanche 26 août

Le calme est revenu dans la base. Le site fonctionne à nouveau normalement. Tout le monde est de bonne humeur et les disputes sont oubliées.

Lundi 27 août

Notre choix est l'obscurité. Le net ne constitue pas, à nos yeux, un ersatz de la scène médiatique. Il offre la possibilité d'une alternative et permet d'avoir une visibilité tout en ignorant totalement et volontairement les institutions et les médias.

Une telle discrétion s'explique par un dégoût que nous partageons tous ici : nous n'aimons pas la société du spectacle. Nous n'aimons pas les médias. Pourquoi tant de haine ? Parce que nous tenons le spectacle médiatique comme le principal responsable de la domination existante et de l'aliénation sans équivalent qui en découle. Les médias, faut-il le rappeler, constituent à la fois l'instrument et la finalité de cette domination (le *spectaculaire intégré* du hélas trop fameux Guy Debord). Nous ne sommes pas très tendance et ne tenons pas à l'être si cela consiste à afficher une compromission cynique comme gage de lucidité. La ligne que nous avons choisie est peut-être naïve, peut-être ringarde et dépassée comme on nous l'a déjà dit, mais elle a le mérite d'être claire. On ne verra jamais le GFIV à la télé. Cette dernière affirmation revient à refuser une invitation que personne ne nous fait, j'en conviens. Mais il s'agit d'une prise de position qui nous engage.

Mercredi 29 août

Je démarre un peu trop fort, là. Keep cool and relax. L'automne est déjà presque là. Et puis il y a *The Strokes*. Ce n'est pas tout-à-fait aussi génial que dans nos rêves mais c'est très bien quand même. Il y avait une éternité qu'on n'avait rien eu dans ce style typiquement new yorkais post-velvet. On se jette sur cet os à ronger d'une manière un peu piteuse, mais tant pis. Mettez-vous à notre place : il y a quelque-chose d'un peu triste à réécouter toujours les vieilles chansons du Velvet, de Mink Deville ou de Television. Là, ça se passe *maintenant*, et cette contemporanéité procure une excitation particulière.

Jeudi 30 août

Je ne vais pas essayer de faire croire que cette période me plaît. J'ai passé les vacances dans une sorte d'île déserte avec des gens que j'aime. Devoir retrouver des gens que je n'aime pas et qui, pour certains, me dégoûtent, m'est particulièrement pénible.

Samedi 1er septembre

C'est comme revenir sur terre après un tour en navette spatiale, rentrer d'un pays lointain, sortir d'une longue fête pleine de musique et de stupéfiants, se lever pour aller prendre un café après un avoir surfé pendant des heures.

Mardi 4 septembre

" She's nice. She still sounds like a person when you talk to her on the phone, not an 'artiste', if you know what I mean. And she's fun. " Extrait d'un texte que Johnnathan Richman a écrit sur Moe Tucker. J'ai eu l'occasion de la voir en concert dans un petit club. Sterling Morrison l'accompagnait à la guitare. Elle chantait *Bo Diddley*. C'est un souvenir merveilleux.

Jeudi 6 septembre

Finalement, retourner travailler peut s'avérer amusant quand on a l'occasion de se se défouler sur un connard qui vous a cherché juste avant les vacances, à un moment où vous n'étiez pas en situation de vous défendre, et qui espérait que vous auriez oublié, ou pire, pardonné. Le pardon n'est pas une bonne chose. Il n'aide pas le mauvais à devenir moins mauvais. Il le laisse croupir dans sa méchanceté et donne un sentiment de supériorité et un faux motif d'auto-satisfaction à celui qui pardonne. La vengeance seule est parfaitement morale.

Samedi 8 septembre

Le nouvel album de Dylan sort aujourd'hui. C'est du blues. Il semblerait que ce soit un bon disque. Les moins de trente ans ne peuvent pas comprendre ce que cela représente. Ils s'en foutent et ont probablement raison.

Dimanche 9 septembre

Pour en finir avec Loana et Houellebecq (c'est la même chose à l'arrivée, en tant que marchandises spectaculaires), cette citation de Pier Paolo Pasolini :

"Le centralisme fasciste n'a jamais réussi à faire ce qu'a fait le centralisme de la société de consommation. Aujourd'hui, l'adhésion aux modèles imposés par le Centre est totale et sans conditions. Les modèles culturels réels sont reniés. L'abjuration est accomplie. (...) Via la télévision, le Centre a assimilé, sur son modèle, le pays entier, ce pays qui était si contrasté et riche de cultures originales. Une œuvre d'homologation, destructrice de toute authenticité, a commencé. Le Centre a imposé - comme je disais - ses modèles : ces modèles sont ceux voulus par la nouvelle industrialisation, qui ne se contente plus de "l'homme-consommateur", mais qui prétend que les idéologies différentes de l'idéologie hédoniste de la consommation ne sont plus concevables. Un hédonisme néo-laïc, aveugle et oublieux de toutes les valeurs humanistes, aveugle et étranger aux sciences humaines."

Lorsque Pasolini parle du *centre* il ne s'agit pas de ce mouvement politique franchouillard aujourd'hui disparu et dont les leaders sont mis en examens ou retirés dans une prudente retraite, non, il s'agit de l'idéologie de la société de consommation, celle qui vient de lancer deux produits coup sur coup auprès de son public de prédilection : Loana pour la classe moyenne inférieure et Houellebecq pour la classe moyenne supérieure.

Lundi 10 septembre

Nous ne pensons pas que le mouvement culturel et politique des sixties soit la cause de la désagrégation (prononcez *décadence*) de la société contemporaine. Nous pensons que la conscience critique a connu un essor considérable durant cette période historique et que c'est, au contraire, l'anéantissement programmé de cette pensée - à laquelle ont travaillé avec entrain les renégats de 68 - qui est la source et la cause de l'effondrement général. Une occasion ratée, un essor avorté, une ouverture condamnée. Mais il n'est pas interdit de retourner à la source, de reprendre les choses avant leur écrasement dans

la récupération spectaculaire. Nous préférons cela au cynisme désabusé de l'aliénation librement consentie.

Mardi 11 septembre



" We live in a world of fantasy where Disney has won, the fantasy of Disney. It's all fantasy. That's why I think that if a writer has something to say he should say it at all costs. The world is real. Fantasy has become the real world. Whether we realise it or not. " Bob Dylan, extrait de *The Rome Interview*.

Mercredi 12 septembre

On s'en souviendra, un peu comme pour la mort de Kennedy ou l'annonce de la victoire de la gauche en 81. Que faisiez-vous lorsque vous avez appris la nouvelle ? Moi, je rentrais du travail. Par la fenêtre, j'ai vu Lonesome Pat et Bill Térébenthine scotchés devant la télé, l'air hagard . J'ai deviné qu'il se passait un truc bizarre. « *T'es au courant de ce qui arrive ?* », a demandé Pat. Il n'avait pas l'air de rigoler du tout. J'ai dit : « Non. » Je me suis approché de la télé et j'ai commencé à regarder la fumée sur Manhattan. Comme tout le monde, j'ai d'abord cru que j'halluciniais. Tout dans cet évènement a été conçu en fonction des images, avec un sens incroyable du spectacle et de la mise en scène.

Jeudi 13 septembre

Lonesome Pat aime l'amérique parce que c'est le pays de Robert Johnson et du Velvet Underground, Bill Térébenthine parce que c'est le pays de Jasper Johns et de Mark Rothko, Jane Sweet parce que c'est le pays de Jack Kerouac et de Bob Dylan.

Samedi 15 septembre

Quelques réactions sur mon lieu de travail :

Tout le monde est très irrité par la fermeture du parking ; c'est presque un vent de révolte (on parle de parano, de psychose). Une collègue grommelle : « Comme s'ils n'avaient rien à se reprocher ». Un peu plus tard, à la photocopieuse, une autre collègue est chiffonnée par le principe des minutes de silence. Elle trouve que c'est terrible, certes, mais elle ne veut pas, dit-elle, « cautionner toute la politique américaine ». Une autre pense que « ça va encore se régler de manière brutale » (une allusion probable à la guerre du Golfe). Un collègue (arabe) annonce qu'il a respecté trois minutes de silence, mais pour *toutes* les victimes du terrorisme, y compris pour celles du terrorisme américain. Je le rattrape dans le couloir et je lui demande où il a vu un terroriste américain. Il me répond : « Eux, ils pratiquent le terrorisme d'état ». Il remonte à la

C.I.A. en Amérique du sud. Je lui dis qu'il faut réagir à l'actualité présente. Il parle des enfants palestiniens. Notre conversation est interrompue par la sonnerie.

Ces réactions m'étonnent un peu. On peut y voir le symptôme d'un choc, une forme de déni devant l'énormité des faits. La fermeture d'un parking prend alors une importance capitale et monopolise l'indignation. Ces personnes soudainement méfiantes envers les médias et les décisions gouvernementales sont ordinairement des citoyens policés qui consomment l'un et l'autre avec une passivité de bovin.

Lundi 17 septembre

Mort du commandant Massoud. Cette annonce a plané toute la journée d'hier avec une aura mauvaise perceptible au léger tremblement dans la voix des speakers, aux regards qui se détournent. Mauvaise conscience, regrets, peur d'y voir un mauvais signe, ou l'indice d'un plan concerté qui n'en serait qu'à ses prémisses, les premiers coups d'une partie d'échecs (jeu favori des Afghans).

Mardi 18 septembre

Je ne me retrouve pas dans la plupart des messages que je peux lire ça et là. Je pense avoir de l'humour mais en ce moment tout ce qui ressemble à une blague me met mal à l'aise. Personne ne parle de l'émotion étrange où nous sommes plongés. C'est difficile à cerner avec des mots mais le reste, les rires dans le noir pour essayer de se rassurer, on peut s'en passer, non ?

Mercredi 19 septembre

Du jamais vu : le GFIV se retrouve pour le repas devant le 20 heures. Lonesome Pat s'est réfugié dans ses compilations d'obscurs bluesmen du Delta (Blind Boy Fuller, Charlie Patton, Bo Carter...), Joe le Gloqueur tourne en rond en tirant sur sa pipe tel un Popeye sous amphétamines, Bill semble ailleurs, et moi je me raccroche au *Journal*.

Dans les *Inrocks*, un texte de José Mondzain qui parle de la suspension de la pensée : *Comment s'inscrit la répétition de l'image là-dedans, cette mise en boucle qui, à la fois, tétanise et paralyse le spectateur en lui interdisant de penser ? On nous maintient dans une sorte de no man's land, une paralysie de la pensée, une léthargie répétitive. On nous fait croire que l'arrêt de la pensée vient de l'émotion que nous avons devant les morts, alors qu'il est déjà pris dans une stratégie politique de l'information.*

Vendredi 21 septembre

Si je vous dis qu'aujourd'hui j'ai fait poser un autoradio dans ma voiture parce que l'autre était naze et que je ne supporte pas de rouler en silence, que le garagiste a perdu mes clés de bagnole (véridique), vous aurez une idée de ma journée. Mais même comme ça, sortir, voir du monde, ça m'a fait du bien. C'est dire..

Samedi 22 septembre

Ce n'est peut-être pas très bien, mais c'est la seule solution pour retrouver un peu de sérénité et de calme. Plus de radio au petit déjeuner, à peine une petite revue de presse

(juste les titres), et surtout : pas de télé! L'effet est immédiat. Retour des sensations et donc, à nouveau, possibilité de penser à partir de soi, sans être la caisse de résonance des émotions orchestrées pour les masses. Il se peut que je rate des choses. On me demande : tu as vu la soirée *Thema* sur l'Afghanistan ? Je répond que je sature. Que j'ai passé la soirée à lire et à écouter tranquillement de la musique. La vérité, c'est que j'en ai marre d'entendre parler de l'Islam, des musulmans et des talibans, du Machinstan et de tous ces pays en "stan" dont j'ignorais jusque là l'existence. C'est comme si je venais de lire en cinq jours l'équivalent d'un an de *Monde Diplomatique*. Or, à la différence de Joe, je n'ai jamais aimé lire ce journal qui parle de pays où je ne mettrai jamais les pieds et de problèmes géopolitiques sur lesquels je n'ai aucune possibilité d'agir autrement que par des pétitions.

Lundi 24 septembre

Voilà une sensation dont je ne me lasse pas. C'est le matin, je viens de boire mon café, je réveille l'ordinateur et je commence à taper sur les touches du clavier. Peu importe ce que j'écris, je suis dans le processus engagé en avril dernier, lorsque j'ai accepté, à la demande de Joe le Gloqueur, de mettre mon journal en ligne. Ce rituel quotidien m'est devenu nécessaire. Comme une courte prière ou un exercice de méditation, j'imagine (je ne pratique ni l'un ni l'autre, en tout cas pas consciemment). Je ne parle pas souvent de moi sur le ton "mon cher journal", mais là, j'avais besoin de rééquilibrer un peu la rumeur du monde à l'extérieur.

Mardi 25 septembre

C'est compliqué, la communication entre humains. Que d'incompréhension ! Le problème, c'est que les mots ne sont pas toujours efficaces. Beaucoup d'enjeux n'apparaissent pas dans ce qui est dit. En même temps, j'ai l'impression que sur Internet, paradoxalement, les impostures sont plus difficiles à maintenir. Pas de déguisement, de suggestion charismatique, de séduction physique. Car les mots, si imparfaits soient-ils, finissent toujours par trahir ceux qui s'en servent à des fins de falsification.

Jeudi 27 septembre

Je tiens Martin Amis pour l'un des grands écrivains contemporains. Comme quoi on peut être relativement médiatique et écrire de bons livres. Mais méfiez-vous ! Gallimard ressort des romans de jeunesse. Ils ne sont pas mauvais, mais ils ne valent pas son chef d'œuvre, *L'information*. Je me souviens parfaitement des journées d'hiver pendant lesquelles je lisais ce livre plein de détails inoubliables, effroyablement intelligent. Il faut savoir que Martin Amis possède très peu d'illusions sur l'espèce humaine. En même temps, il éprouve une sorte de compassion pour ses personnages. Cela donne un grand roman où l'on ne comprend pas tout mais où on croit deviner des tas de choses mystérieuses, un livre que l'on conseille aux amis et qu'on regrette d'avoir déjà lu.

Vendredi 28 septembre

Que se passe-t-il lorsqu'on a *rien à dire*. Et bien on s'aperçoit que ce n'est pas le problème. Même une journée banale (et elles le paraissent particulièrement ces jours-ci lorsque nous n'apprenons pas qu'une catastrophe est survenue) se résout dans l'écriture à égalité avec des journées qui peuvent être considérées comme remarquables à un titre

ou à un autre. Que reste-t-il d'aujourd'hui ? A un moment, vers 13 heures, j'ai mangé un sandwich en écoutant Spiritualised au casque tandis que Joe le Gloqueur s'énervait au téléphone en essayant d'obtenir un rendez-vous dans une fac. Encore un morceau d'existence sauvé du néant.

Samedi 29 septembre

Journée de zombie, classement de vieux papiers, tri dans les fichiers MP3 (où j'ai retrouvé des merveilles), pas mis le nez dehors (trop de pluie). Ce serait une erreur de penser que ces journées passées à rêvasser sont des journées "perdus". Ce sont celles, au contraire, qui me laissent un souvenir durable - bien plus que les journées shootées à l'adrénaline qui font forte impression sur le coup mais ne laissent que peu de traces dans la conscience.

Dimanche 30 septembre

She's a wild child

Nobody can get at her

Ce matin, tout le monde s'est réveillé en écoutant *Wild Child* par Lou Reed, live au Bataclan en 72. Le concert au Bataclan avait été enregistré à Paris pour l'émission *Pop 2*. Retrouvailles après la bataille, à un moment où personne ne pouvait prédire ce que serait l'avenir. Ce concert est vraiment magique. Nico chante très bien, John Cale également, le son est acoustique mais avec cette sonorité particulière qu'avait le Velvet, une sorte de folk urbain. Et puis il y a *Wild Child* qui a tourné en boucle toute la matinée.

Lundi 1er octobre

Je regarde par la fenêtre de la base : ciel menaçant, du vent agite les branches des arbres. J'en ai assez de la lumière fixe de l'écran. Besoin d'observer à nouveau les variations infinies dans le jardin. Internet est un monde parallèle qui fait un peu mal aux yeux à la longue et réduit considérablement nos capacités sensorielles.

Mercredi 3 octobre

La vie reprend (presque) comme avant. Est-ce parce qu'on s'habitue à tout ou parce que nous ne voulons pas voir ce qui est en train de se passer ?

Jeudi 4 octobre

Pour les p'tits jeunes qui croient que Bob Dylan est une sorte de boy scout qui chantait des chansons contre la guerre du Vietnam (ce qu'il n'a jamais fait), un seul remède : le livre que Silvain Vanot vient de lui consacrer. Il coûte dix francs (chez Librio) et se lit le temps d'un trajet en RER. Pour les anciens qui ont déjà la biographie de Scaduto, ce livre n'est pas à négliger, loin de là. D'abord parce que le biographe s'arrêtait vers la fin des seventies, mais surtout parce qu'on n'a jamais complètement fait le tour du bonhomme. Vous en voyez d'autres sur qui on a tant écrit (et je parle pas des sites web, une véritable pandémie) et qui restent au bout du compte toujours aussi insaisissables ?

Je ne parle pas seulement des chanteurs. Je veux dire toutes catégories confondues. Vous voyez qui ? Brando ? Tiens ! On apprend, au passage, qu'ils se sont rencontrés et que Bobby aurait piqué la girl friend de Marlon. Sans y insister, l'auteur évoque d'ailleurs une facette du personnage souvent oubliée : le Dylan le séducteur, le tombeur de ces dames. Mais l'essentiel n'est pas là. Le mystère Dylan, c'est quoi ? Une certaine dissolution du principe d'identité et le refus d'avoir à rendre des comptes envers le public, envers l'industrie du disque, envers qui que ce soit. Peckinpah a su capter cette énigme à travers le personnage d'*Alias*, un rôle qu'il a spécialement écrit pour lui dans le film *Pat Garret et Billy the Kid*. Je répète : qui d'autre ? Lisez ce petit bouquin à dix francs, il vous apprendra plein de choses sur des sujets assez importants comme la liberté individuelle et la quête de la vérité intérieure.

Lundi 8 octobre

Pour en finir avec l'ego. J'ai déjà remarqué à plusieurs reprises qu'il s'agissait d'un sujet qui fâche alors je n'en parlerai plus. L'ego, présent chez chacun, est impossible à éliminer totalement comme sembleraient le souhaiter certaines philosophies orientales. Certes. On peut au moins reconnaître que l'ego, surtout lorsqu'il est boursoufflé et envahissant, n'est pas ce qu'on peut trouver de meilleur en chacun de nous. Quant à le vénérer... Mais peut-être ne mettons-nous pas la même chose sous ce nom. Lorsque toute l'énergie d'une personne est placée dans la réussite professionnelle, l'ascension de la hiérarchie, et que pour arriver à ces fins elle instrumentalise les êtres humains qu'elle croise, j'appelle cela un ego envahissant et destructeur. Les réactions du type : "Si, si, c'est génial l'ego !", je ne comprend pas bien. Mais il est vrai que je ne suis ni un modèle de réussite sociale ni un exemple de personne particulièrement bien adaptée au monde dans lequel elle évolue.

Jeudi 11 octobre

Aujourd'hui : jardin. Je vais ramasser les feuilles mortes devant la base secrète. J'ai besoin de ce genre d'activité. Je dors mal depuis quelques jours.

Vendredi 12 octobre

Comme tous les Gémeaux, à certains moments, je commence à avoir le système nerveux qui a tendance à s'emballer. Impossibilité de se détendre, surexcitation, pétages de plombs dans tous les sens. Le danger, c'est de prendre ça pour de la suractivité, la manifestation d'un surcroît d'énergie. Il n'y a rien de positif dans cet état et si l'on ne se calme pas on se dirige direct vers la *nervous breakdown*. Je le dis à tous les Gémeaux qui me lisent, il n'y a qu'un seul remède : quelques bonnes nuits de sommeil. C'était les conseils de Jane.

Samedi 13 octobre

Ici, au basement, nous aimons jouer à faire des listes comme les personnages du roman de Nick Hornby¹ qui n'arrêtent pas d'en faire (les cinq meilleurs premiers morceaux de face A, des trucs comme ça...). Cette-fois, la question était : trois concerts qui vous a marqué à vie. Ma réponse : les Clash en 77. Ce n'est pas tellement pour la musique (les morceaux du premier album joués à l'arrache). C'est pour un flash qui est resté gravé

1 Il s'agit de *High Fidelity* (N.D.E.)

dans ma mémoire. J'étais avec Bill. Nous ne connaissions pas ce groupe qui débarquait d'Angleterre mais nous avons fait confiance à un papier enthousiaste de Pacadis dans *Libération*. Arrivés en avance devant la petite salle rue de la République (le Palais des Glaces), on a vu passer quatre types avec des combinaisons d'aviateurs et des rangers. Tout le monde se retournait sur eux. Ils dégageaient énormément d'énergie. Je sais que c'est idiot, mais en voyant ces quatre musiciens qui allaient prendre une bière avant le concert, j'ai senti en un dixième de secondes qu'ils allaient devenir quelque chose d'énorme.

Dimanche 14 octobre

Concerts (suite). J'ai adoré les premiers concerts de Mink Deville à Paris. Willie était ému d'être là, à Paris ; il voulait donner le meilleur. La première fois, c'était dans un Théâtre avec des loges (Mogador ?). *Cambreta*, ce superbe disque, venait juste de sortir et nous l'écoutions en boucle à longueur de journée chez Bill. La deuxième fois, c'était à l'Olympia. Willie pouvait vraiment être un crooner grandiose quand il était lancé. "*This must be the night*" Et ce fut LA nuit pour de bon.

Mercredi 17 octobre

Je n'aime pas tant que ça les faux printemps en automne. L'impression que ça cache quelque chose, qu'il faudra le payer d'une manière ou d'une autre.

Jeudi 18 octobre

Joe Le Gloiseur est définitivement grillé à l'université française. Il a fait un test pour s'en assurer. Quatre courriers, mails, téléphone : silence total, personne ne veut diriger sa thèse de doctorat. Bien entendu, il n'aura jamais la réponse qui le rendrait heureux : nous ne voulons pas d'un individu à la pensée subversive parce que nous sommes des vieux soixante-huitards renégats et tout ce que nous voulons, ce sont des petits moutons qui s'inquiètent pour leur avenir et qui marchent au doigt et à l'œil. Je lui ai conseillé, à la place de la thèse, d'écrire un livre sur le même sujet, mais de l'écrire comme il le sent vraiment puisqu'il n'a plus à essayer de rentrer dans le moule universitaire.

Vendredi 19 octobre

Tout va bien. Je suis toujours en train de me battre contre le pouvoir. Et je marque des points. C'est un combat qui rend heureux.

Samedi 20 octobre

Ramasser les feuilles mortes, préparer le repas, écrire ce journal : comme dit un écrivain dont j'ai oublié le nom, il y a quelque chose d'héroïque à s'occuper ainsi du quotidien lorsque le monde paraît tout prêt de s'embraser.

Dimanche 21 octobre

J'avais souvent tourné autour de *The Invisible Republic*, le livre que Greil Marcus a consacré à Dylan et plus particulièrement aux *Basement Tapes*. Mais je ne lis pas assez bien l'anglais. Et puis je ne connaissais que la version officielle, la partie émergée de

l'iceberg. Entre temps, Lonesome est parti à la chasse sur le net et en a ramené des quantités de pépites. Denoël vient de publier la traduction. Chaque chose arrive en son temps. Je lis maintenant le texte en français tout en écoutant les *complete Basement Tapes* soigneusement compilées par Lonesome (qui a fait de jolies pochettes). Elle est pas belle la vie ?

Mardi 23 octobre

Fatigue. Envie de me coucher avec un livre. Ce que je vais faire. Good night.

Mercredi 24 octobre

Le *cool*, explique Greil Marcus, est le masque qui n'exprime aucune émotion. "James Dean en arborait un modèle parfait dans *La fureur de vivre*". J'ai eu mon époque masque cool - comme pas mal de monde, j'imagine.

Jeudi 25 octobre

Petit accrochage avec une assez lointaine connaissance. Les paroles importent peu. Je réalise maintenant la raison de mon emportement. Le ricanement. Ce type affiche le détachement de celui qui a perdu ses illusions. Mais tout le monde doit faire avec ça. Il y a ceux qui choisissent le ricanement. C'est un ricanement sans joie qui se déclenche de manière sporadique à chaque fois qu'une émotion se présente. C'est le ricanement des renégats, de ceux qui s'autorisent toutes les compromissions en brandissant leurs désillusions de jeunesse comme un laisser-passer pour l'abjection. C'est le ricanement de toute une génération qui occupe (ou s'apprête à occuper) les postes de pouvoir. A chaque époque, la société exige de l'individu une somme de sacrifices en échange du confort matériel. Certains comportements sont sollicités, souhaités, encouragés. Aujourd'hui, pour se faire une place, je conseille le ricanement sans joie du renégat.

Samedi 27 octobre

Je suis en vacances et c'est le premier jour. Lecture, écriture, un peu de ramassage de feuilles mortes (c'est fou la quantité d'arbres autour de la base), ce soir musique avec Lonesome et Bill (il paraît que je suis de plus en plus en rythme). Perfect days.

Mardi 30 octobre

Je me régale avec *La République invisible*, *Bob Dylan et l'amérique clandestine* ou la plongée dans les bandes du sous-sol. Greil parle bien de ces enregistrements intemporels, de leur mystère et de leur charme inépuisable.

Vendredi 2 novembre

Brouillard. Il commence à faire un peu froid. J'ai des envies d'hiver, de journées immobiles passées à lire près de la cheminée.

Samedi 3 novembre

Détournement de texte :

"Lonesome Pat chante d'une voix haut perchée, où l'on sent toute la tension de désirs inassouvis dont la satisfaction est comme toujours renvoyée au lendemain. Elle s'élève, retombe, ondule, frémit, jouant avec le rythme de sa guitare comme l'eau d'un ruisseau qui revient inlassablement à l'assaut de la berge. On y sent une irritation un peu teigneuse, un dédain complet pour les conséquences que les actes du chanteur (ou son refus d'agir) seraient susceptibles d'entraîner."

J'ai remplacé le nom d'un vieux folkeux par Lonesome, le banjo par la guitare. Le texte vient de *La République invisible*.

Dimanche 4 novembre

Fin des vacances. C'était pourtant bien. J'ai été d'une totale inefficacité.

Lundi 5 novembre

J'ai le workin' blues. Rien envie de dire de plus.

Mardi 6 novembre

Le plus dur est fait. Finalement, ce n'est pas si difficile que ça, d'aller travailler. Surtout si l'on a un peu de route à faire et le temps d'écouter de la musique en roulant. J'ai une pile de cassettes concoctées par Lonesome. Il fait ça avec beaucoup d'amour, en travaillant les climats. Je ne m'en lasse pas.

Jeudi 8 novembre

Si le roman de Jean-Jacques Schuhl n'avait pas reçu le prix Goncourt, *Ingrid Caven* serait probablement devenu un roman culte et Schuhl un de ces auteurs dont on se repasse le nom comme un signe de reconnaissance (un peu comme Brautigan ou, pour prendre un exemple français, Yves Adrien). Schuhl est l'auteur de deux livres expérimentaux parus dans les années soixante-dix. Ces bouquins épuisés sont devenus mythiques (et je vais d'ailleurs vérifier si l'effet prix n'aurait pas entraîné des rééditions). S'en est suivi une vingtaine d'années de silence. Ce qu'on appelle un trou dans le CV. Et rien que cela, le coup du type qui dispose d'un crédit énorme auprès d'une minorité éclairée et qui choisit de disparaître, j'adore. Peut-être parce que ça équilibre un peu avec ceux qui ne disposent d'aucun(e) crédit(bilité) mais qui sont omniprésents, même lorsqu'ils n'ont strictement rien à dire.

Dimanche 11 novembre

Il arrive, mon hiver ! Je vais pouvoir finir *Le Côté de Guermantes* au coin du feu.

Lundi 12 novembre

En fait, le rêve du GFIV, c'est l'autarcie. Vivre sur le potager, lire les essais de Joe, le roman de Lonesome, dans une maison décorée avec les peintures de Bill, en écoutant la musique que nous sommes en train de jouer. Un peu comme ces communautés d'allumés dans les coins reculés d'Amérique qui vivent comme si la civilisation n'avait pas changé depuis le début du XIXème siècle.

Mercredi 14 novembre

J'en ai déjà assez d'avoir froid. Rêves de printemps.

Jeudi 15 novembre

Mon traitement pour lutter contre le froid ? Soul music (Sam and Dave, Wilson Pickett, Temptations, Aretha Franklin, Otis Redding, Sam Cooke, Four Tops...).

Vendredi 16 novembre

Pat est rentré de Paris avec des cadeaux. Il m'a ramené *Rose poussière* de Jean-Jacques Schuhl et aussi un livre de Valérie Mréjen, *L'agrume*, avec ce commentaire : "C'est le livre que tu aurais pu écrire à propos de Lonesome si vous vous étiez quittés." Je l'ai lu (c'est un petit livre), il est très bien.

Samedi 17 novembre

Je vais vous dire qui j'aime. J'aime les tocards, les largués, les losers même pas beautiful. Ceux qui n'ont plus rien à sauver et rien à promouvoir. Et qui font quand même leur possible pour être des héros à leurs propres yeux.

Lundi 19 novembre

Lonesome m'a fait une cassette de girls groups absolument fantastique. Je monte avec impatience dans ma voiture pour allumer l'auto-radio et écouter les Shangri-Las, les Ronettes, les Shirelles, les Crystals et les Supremes. Le printemps en plein hiver !

Mercredi 21 novembre

Le jardin de la base est très beau en ce moment, il ressemble à un tableau de Corot. Il est vrai que contempler un paysage d'automne est une activité archaïque qui signe, de la part de celui ou celle qui s'y adonne, son inadaptation et son incapacité à être de son temps.

Jeudi 22 novembre

Toujours les feuilles qui volent dans le jardin. Si j'avais une caméra sous la main, j'aimerais en faire un plan fixe.

Samedi 24 novembre

Le rythme des saisons est très présent lorsque l'on vit à la campagne. Mais comme nous vivons aussi dans le monde sans saisons du cyberspace, nous avons tendance à perdre cette réalité de vue. Aussi les changements s'opèrent-ils à notre insu. Nous découvrons un jour que nous avons réduit les contacts avec le monde extérieur, que nous avons repris notre place sur le vieux canapé, près de la table basse qui croule sous les livres. L'hibernation a commencé.

Lundi 26 novembre

J'ai mal dormi, cette nuit. Le chat du GFIV a appelé vers cinq heures du matin pour qu'on le fasse entrer. Il pleuvait.

Jeudi 29 novembre

Finalement, la déception d'Internet vient du fait qu'on retrouve exactement les mêmes gens que dans la vie. Comme ils peuvent se déguiser un peu, au début ils font illusion. On peut rêver d'un univers un peu plus aéré, moins directement dominé par le "principe de rendement", comme dit Joe. Mais cette rêverie prend fin lorsque les motivations commencent à apparaître clairement.

Lundi 3 décembre

Promenade dans la ville la plus proche de la base. Certains jours cette ville me déprime. Aujourd'hui, sous un ciel gris et un crachin glacial, elle m'a paru agréable à traverser, avec son musée des beaux-arts rempli de grandes peintures académiques, ses salons de thé et ses antiquaires.

Mardi 4 décembre

Au supermarché, jeté un coup d'oeil sur mon horoscope pour 2002. J'ai vite refermé le livre et l'ai reposé sur le rayon. Tout va être secoué. C'est terrible ce qui attend les gémeaux du second décan !

Mercredi 5 décembre

Tout le monde découvre le Jerry Lee Lewis country, à la base. C'est l'effet Nick Tosches. Moi je connaissais et j'aimais déjà, mais je n'osais pas le dire. Les albums de Jerry Lee figuraient dans la discothèque du type qui courtisait ma grande soeur, un fringant rocker néo-fifties qui allait se métamorphoser assez rapidement en un beauf affligé.

Samedi 8 décembre

Ce matin, j'ai lu ça : " Évidemment, la vie est immense, démente, dévorante, apparition insensée sur les miasmes de la matière et voici qu'en plus, elle se réfléchit dans les miroirs de la prison mentale, devenant cette tragédie que l'on sait, puisqu'elle est d'incarnation éphémère, musardant parmi les espèces et passant comme une ombre." Yves Buin, *Jack Kerouac*

Dimanche 9 décembre

Lire Kerouac revient à plonger dans l'océan sans fin du langage (Burroughs parlait à son propos de "Mississippi verbal"). Tout est relié constamment dans l'univers de Kerouac, et tout est là, accessible, à portée de mot. Ce tour de force est le résultat d'une extraordinaire ouverture de la conscience sur l'immensité et la diversité fugitive de l'univers. Douleurs et illuminations se précipitent, comme dans un solo de Parker. Lire Kerouac est une expérience qui laisse toujours des

traces. Je me souviens d'une maison humide au bord de la mer en Bretagne où je lisais *Vanité de Duluoz*, d'un appartement ensoleillé à Paris où je dévorais *Visions de Cody*. L'excellent texte qu'Yves Buin a consacré à Kerouac précède une sélection de courts extraits, une sorte de best of. C'est parfait. La dose idéale.

Mardi 11 décembre

Tout-à-l'heure, je roulais sur une petite route de campagne en suivant un camion. J'ai mis une cassette. Je crois que c'était les Flying Burrito Brothers. Soudain, j'étais dans un film, un road movie, en train de traverser des espaces verglacés du côté du Montana ou sur la route qui mène à Pittsburgh. Pendant quelques secondes, ma vie était devenue une séquence de cinéma. Je vais écouter plus souvent de la country en voiture.

Lundi 17 décembre

Je réalise que je n'ai jamais autant parlé du temps qu'il fait. Il est vrai que les conditions climatiques ont rarement fait sentir leur présence avec autant de vigueur.

Mardi 18 décembre



« De fait, le scénario n'a jamais autant insisté sur le rôle des rêves. Très vite, la caméra plonge littéralement dans l'oreiller. Avant d'enclencher les décrypteuses, il faut tout de même noter que le rêve n'est qu'une forme parmi d'autres de décollement de la perception. Le double mouvement de déréalisation et de surréalisation dans l'image et le son, c'est d'abord le mouvement même du cinéma suivi dans son effet intime. » Extrait d'un article consacré au film de David Lynch dans les *Cahiers du cinéma*

Mercredi 19 décembre

Ce que je déteste dans les fêtes de fin d'année, c'est leur caractère inéluctable.

Jeudi 20 décembre

Un synthé, un appareil photo, des bouquins. On a beau prendre ses distances, difficile de ne pas se faire quelques cadeaux à Noël. Mais on n'a pas mis de sapin dans la base secrète. On réserve ça pour le soir de la révolution.

Lundi 24 décembre

C'est toujours un peu triste et un peu la fête en même temps. Bill a amené du bon vin et nous allons essayer le synthé tout neuf.

Jeudi 27 décembre

Ah oui ! On a aussi eu un appareil numérique (donné avec l'imprimante) qui fait des photos pleines de pixels. J'aime bien les mauvaises images, les choses sont comme adoucies.

Vendredi 28 décembre

Bill me demande comment je fais pour trouver quelque-chose à dire chaque jour. En fait, lui ai-je répondu, je ne trouve rien. C'est bien la seule leçon de ce journal (s'il y en a une) : il n'y a rien à dire. Mais cela n'empêche pas de remplir des pages et des pages que des personnes viendront consulter dans l'espoir de découvrir s'il y a quelque-chose à dire.

Dimanche 30 décembre

Les changements d'année me donnent le blues. C'est la raison pour laquelle tout le monde fait la fête au nouvel an ? Pour s'étourdir et oublier le new year blues ?

2002

Mercredi 2 janvier

Il n'est pas facile de bouger en soi des choses installées depuis longtemps. Quand on le fait, généralement sous le coup d'une pression extérieure, on découvre des aspects de la vie jusque là ignorés ou négligés, et l'on regrette de ne pas avoir effectué ce changement plus tôt.

Jeudi 3 janvier

J'abandonne. Je n'essaie même plus de lutter. Je reste au coin du feu et je n'en bougerai plus tant que le froid durera. C'est l'occasion de finir le roman interminable de Thomas Pynchon (766 pages), de faire de vagues bilans, de vagues projets, et de s'ennuyer un peu aussi. Il va falloir remettre une bûche.

Vendredi 4 janvier

"Mais la belle saison, la saison du bonheur, pour un homme de rêverie et de méditation comme lui, c'est l'hiver, et l'hiver dans sa forme la plus rude. (...) Il lui faut un hiver canadien, un hiver russe; il lui en faut pour son argent. Son nid en sera plus chaud, plus doux, plus aimé : les bougies allumées à quatre heures, un bon foyer, de bons tapis, de lourds rideaux ondoyant jusque sur le plancher, une belle faiseuse de thé, et le thé depuis huit heures du soir jusqu'à quatre du matin." Charles Baudelaire citant De Quincey, *Les paradis artificiels*

Samedi 5 janvier

Plongé dans une profonde torpeur depuis ce matin. La perspective de retourner travailler ?

Dimanche 6 janvier

Le rituel des vœux de nouvel an nous évite de nous enfermer dans un temps cyclique individualisé ; il nous aide à sortir de nous-même pour nous replonger dans le temps de la collectivité, linéaire, progressif, régulier comme une voiture en pilotage automatique. Cette cérémonie est indispensable au bon fonctionnement de la société. Sans elle, les individus s'éparpilleraient, suivant chacun un rythme et un temps personnalisé, subjectif, différent du voisin. Ils deviendraient ingouvernables pour l'état comme pour les entreprises, difficiles à atteindre pour les médias et la publicité.

Mardi 8 janvier

Ces jours-ci, je ne suis pas très agréable avec mon entourage. J'évite tout le monde pour échapper au rituel "*bonne année*".

Mercredi 9 janvier

Je profite de la demie heure de somnolence entre le café et le départ. Un des meilleurs moments de la journée.

Jeudi 10 janvier

Let's get lost. Il est sain de connaître des passages à vide, des moments où l'on se traîne sans projet et sans énergie. Ceux qui ne passent jamais par ces états de lassitude m'inquiètent au plus haut point : soit ils les dissimulent, soit ils sont biologiquement programmés comme des machines. Dans les deux cas, des gens peu fréquentables.

Dimanche 13 janvier

Envie de ne rien faire. Luxe ultime : être inutile.

Lundi 14 janvier

Mémoire d'un parcours existentiel, le journal intime enregistre les aléas d'une vie. Sa lecture se donne ainsi comme une promenade, souvent ardue, à travers divers sujets qui apparaissent et disparaissent, pour revenir parfois selon un éclairage toujours subjectif que le temps a modifié. Si la destination peut sembler secondaire en regard du chemin parcouru, comment rendre compte de celui-ci ? Le détail de son déroulement chronologique trouve dans l'observation du rythme de l'écriture le moyen, en une représentation synthétique, de lire la trajectoire individuelle de l'itinéraire suivi. Stéphane Roche sur Charles Juliet / Le rythme du Journal (remue.net)

Jeudi 17 janvier

Tiens ! Je vais faire un tour à Paris. Il n'y a presque plus rien à lire au basement et je dois ramener des livres pour tout le monde. Farfouiller dans les librairies *La Hune, Regard Moderne, Parallèle* : ma mission me plaît.

Vendredi 18 janvier

Trouvé à la librairie *Parallèle* le cadeau idéal pour Lonesome Pat, qui a passé une partie de sa vie à rêver sur les photos de Dominique Tarlé prises dans la villa de Keith pendant l'enregistrement d' *Exile On Main Street*. Un livre vient de sortir, un peu cher, alors j'ai pris un numéro très bien réalisé de *Stones News*, un fanzine de fous furieux.

Samedi 19 janvier

Encore une fois : fièvre, grippe larvée, grosse fatigue. Je me traîne lamentablement pour honorer mes engagements. Le contrat est rempli de ce côté : j'ai pondu mon petit tas de mots. Comment expliquer cette curieuse satisfaction ? Et la ressent-on à la lecture ? Pour ceux qui ont tenu, ou qui souhaitent tenir un journal, oui, peut-être.

Dimanche 20 janvier

Le chauffage s'est arrêté cette nuit et cela a eu pour effet de m'achever au niveau grippal.

Lundi 21 janvier

Aujourd'hui, je ne vais pas travailler car je suis malade. J'aime bien ces journées où l'on erre du matin au soir, cherchant péniblement une activité de remplacement conciliable avec l'affaiblissement et l'état fébrile de la grippe. Je lis Pessoa. Connaissez-vous la poésie d'Alvaro de Campos ? L'Ode maritime ?

*Quai d'un noir sombre réfléchi par les eaux immobiles,
Brouhaha à bord des navires,
Ô âme errante et instable des gens qui ont embarqué,
Des gens symboliques qui passent et avec qui rien ne dure,
Car, lorsque le navire revient au port,
Il y a toujours quelque modification à bord !*

Mardi 22 janvier



Si vous ne savez pas trop quoi faire avec l'appareil photo qu'on vous a offert pour Noël, allez voir la très belle rétrospective William Eggleston à la Fondation Cartier, ça pourrait vous donner des idées.

Mercredi 23 janvier

Vous croyez que ma vie est assez passionnante pour trouver des choses à dire chaque jour ? Et bien vous avez raison - et c'est bien le plus étonnant. Jamais je n'aurais pensé, avant de tenir ce journal que chaque journée verrait s'écouler de mon clavier, presque sans effort, son petit paquet de mots.

Jeudi 24 janvier

Fièvre. Juste envie de rester au fond du lit et d'écouter du Satie.

Vendredi 25 janvier

Mort de Pierre Bourdieu.

Samedi 26 janvier

Ce que j'aime le plus chez Bourdieu, ce n'est pas le théoricien - même si ses thèses m'ont aidé à comprendre ce qui motive les individus au sein de la société (stratégies de pouvoir et de distinction), non, en fait, si j'ai dévoré ses livres avec tant de plaisir, c'est à cause de son écriture, de son style froid et rageur. J'aime par dessus tout les pages de *La Distinction* où, sous couvert de description distanciée, scientifique, Bourdieu s'acharne avec jubilation sur le conformisme des dominés, sur la bonne volonté culturelle de la petite bourgeoisie ou sur la violence symbolique des dominants. Un vrai morceau de littérature dans la lignée de Flaubert.

Dimanche 27 janvier

Les rappels à l'ordre ("pour qui elle se prend ?", " ce n'est pas pour des gens comme nous") où s'énonce le principe de conformité, seule norme explicite du goût populaire, et qui visent à encourager les choix "raisonnables" en tous cas imposés par les conditions objectives, enferment en outre une mise en garde contre l'ambition de se distinguer en s'identifiant à d'autres groupes, c'est-à-dire un rappel à la solidarité de condition.

Pierre Bourdieu, *La Distinction, critique sociale du jugement*, p. 442

Ce genre d'observation est un régal. C'est en ce sens que l'on peut dire que la lecture de Bourdieu change votre façon d'envisager les rapports sociaux. Vous ne pouvez plus entendre une remarque relevant du *principe de conformité* de la même manière après avoir lu ceci. Même chose pour les classements de l'autodidacte, l'ascétisme du professeur, l'aisance du grand bourgeois, le sérieux appliqué du petit bourgeois, la virilité de l'ouvrier, etc.

Lundi 28 janvier

On peut faire le constat pessimiste et réactionnaire qui consiste à dire que les thèses de Bourdieu n'ont pas renversé la domination mais qu'elles l'ont renforcée en donnant aux dominants le mode d'emploi de la violence symbolique. Je n'aime pas cet argument qui a pour lui la fausse évidence du bon sens. La domination ne peut plus s'exercer de la même manière après Bourdieu ; elle doit inventer de nouvelles stratégies, avancer masquée, inventer de nouveaux alibis. Avez-vous remarqué comme la petite bourgeoisie a perdu en assurance et en légitimité ? Encore une victoire théorique de Bourdieu.

Mardi 29 janvier

Le chiffre du jour : 11 % des SDF appartenaient aux professions intermédiaires ou étaient cadres avant de basculer dans la rue (selon une enquête menée par l'Insee).

Mercredi 30 janvier

On appréciera, en cette période de déprime post-grippale, la discrétion des candidats à la présidence de la république. Ils ne se font pas d'illusion, ils savent que nous nous en foutons royalement et ont l'élégance de ne pas nous saouler avec des discours enflammés. Juste " Votez pour moi, je ne suis pas pire qu'un autre.". C'est suffisant.

Vendredi 1 février

Qu'est-ce qui cloche avec Ron Sexsmith ? Pourquoi est-ce que tout le monde n'est pas en train de fredonner une de ses chansons parfaites ? Qu'attendent les journalistes pour en parler, à la télé, dans la radio, les journaux, partout ? Par quel mystère ces chansons qu'on chante du matin au soir dès qu'on les a entendues ne dépassent-elles pas le cercle restreint des initiés extatiques ? Oui, ce mystère mériterait d'être éclairci, et Ron Sexsmith d'être enfin reconnu pour ce qu'il est : l'un des meilleurs songwriters en activité.

Samedi 1 février



Rouler sur des routes de campagne en écoutant de la musique : j'ai un peu honte de l'avouer, mais j'adore ça et je ne m'en lasse pas.

Jeudi 7 février

Chaque phrase vient se déposer ici comme une feuille à la surface d'une rivière, immédiatement emportée par le courant du temps. C'est un peu risqué comme métaphore, mais c'est la seule qui me vienne à l'esprit.

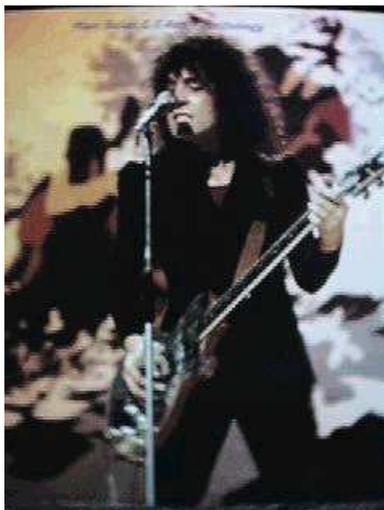
Vendredi 8 février

Je suis en roue libre. Je ne fais pas grand-chose de mes journées ces temps-ci. Et c'est bien ainsi. J'ai observé que je conservais un bien meilleur souvenir des mes périodes oisives que de mes (courtes) phases d'activité intense. Des premières, il me reste des ambiances très précises avec des détails incroyables ; des secondes, il ne reste rien que le vague souvenir d'une agitation stérile.

Dimanche 10 février

Je viens de voir "La peau douce", de François Truffaut. L'image noir et blanc, signée Coutard, est superbe. Les décors (voitures, intérieurs, aéroports) ont le charme des sixties. Françoise Dorléac est sublime et très bien filmée par un Truffaut qui devait être sous le charme. L'histoire banale d'adultère bourgeois est filmée comme un suspens à haute tension. Un film parfait qui m'a fait penser aux romans d'Emmanuel Bove.

Lundi 11 février



Il existe une grande différence entre le caractère foncièrement futile de la musique de Marc Bolan et son extraordinaire capacité à me transporter dans une bulle de joie insouciante. Quel que soit le moment où T. Rex parvient à mes oreilles, je suis à chaque fois victime d'une sorte de soulèvement instantané, accompagné d'un allègement considérable. Puissance mystérieuse du rock n' roll.

Jeudi 14 février

Je n'ai strictement rien à dire aujourd'hui. Je traîne. Dehors, il y a du vent et le ciel est bleu, très pur. Je sais que je devrais faire des choses, mais je ne les fais pas. Pire, j'éprouve une satisfaction non négligeable à ne rien faire.

Vendredi 15 février

Pat a raison de s'énerver : pratiquement pas une journée sans qu'on nous sorte une "enquête sur la pauvreté". Dans le journal *Le Monde* et sur *France Inter*, le ton est à l'étonnement teinté de regrets. Comment ? Les pauvres seraient plus souvent malades, leur enfants réussiraient moins bien en classe, ils subiraient plus fortement les méfaits de la délinquance - et nous apprenons aujourd'hui qu'ils sont surendettés ? Mais c'est incroyable !

Samedi 15 février

Je pourrais rester indéfiniment à regarder les livres de la bibliothèque du GFIV. Je dois souvent me faire violence pour m'arracher à cette contemplation.

Dimanche 17 février

Je travaille peu, mais lorsque je m'y mets, j'en abats un bon coup. Là, j'y suis depuis ce matin, et j'ai pris de l'avance. Quoi ? Le dimanche ? Je n'avais pas remarqué mais c'est vrai : je travaille mieux lorsque les autres se reposent.

Lundi 18 février

Réapprendre à se lever tôt.

Mardi 19 février

7h14. Neurones qui s'éveillent lentement sous l'effet de la caféine. Survol des *Inrockuptibles*, de *Libération*, du *Monde*. N'écoutez pas ceux qui chantent les louanges de *8 femmes*, sans aucun doute l'un des plus mauvais films de l'année dans tous les sens du terme.

Jeudi 21 février

Lecture, écriture, feu.

Vendredi 22 février

The Strokes, ce matin sur France Culture, pour accueillir Jean Baudrillard - que je n'ai pas entendu (il y a une radio dans la salle de bain mais pas ici, dans le bureau).

Samedi 23 février

Belle colère d'Annie Lebrun à propos de l'exposition *La Révolution surréaliste* au Centre Pompidou dans le dernier numéro de la revue *Beaux Arts*.

Mardi 26 février

Il me reste cinq minutes avant de partir. C'est suffisant pour jeter quelques mots ici. Ainsi, je peux sauter dans ma voiture avec la satisfaction du devoir accompli : le *Journal* est à jour, welcome to a brand new day.

Mercredi 27 février

Avant d'écrire, il n'y a rien, que des fantômes d'idées brumeuses. Après non plus. Mais au moment d'écrire, lorsqu'il faut choisir les mots de la phrase entamée, tandis que déjà se presse une prochaine phrase à venir, alors là, curieusement, il y a cette impression de clarté et de maîtrise qui donne à la vie un aspect presque saisissable.

Jeudi 28 février

Une scène à la Tarentino aujourd'hui, devant la gare St Lazare, à côté des marchands de fleurs jaunes. Un black taillé comme un videur en costard bleu marine qui crie à un autre, plus maigre et moins bien habillé : *Donne mon argent ! Je veux mon argent !* Il est très énervé et répète plusieurs fois : *Mais je vais te frapper !* Puis il hurle : *MONTE DANS LA VOITURE !* Il le pousse vers une petite bagnole blanche arrêtée au milieu de la rue. Dedans, il y a au moins quatre types entassés et il leur crie de se pousser, toujours aussi speed. Le mec est mort de trouille. Le feu passe au vert et les voitures s'écartent pour les éviter. Je regarde autour de moi pour voir comment réagissent les gens à cette scène. Rien. Ils regardent ailleurs, comme s'ils n'y avait rien à voir. Cela devait se passer ainsi du temps de Billy the Kid lorsqu'une fusillade éclatait dans Main Street.

Vendredi 1 mars



J'aime beaucoup les photographies de William Eggleston, mais impossible d'en donner un aperçu ici. Même le catalogue, pourtant impeccablement imprimé, ne rend pas complètement justice à la beauté des couleurs - alors avec les pixels...

Samedi 2 mars

Arbre en fleurs devant la fenêtre ; Neil Young (*Stupid Girl*) se mélange avec le son de la radio (*France Culture*) dans la pièce à côté ; je viens de crasher la voiture de Bill ; la Seine monte toujours.

Dimanche 3 mars

14:09. C'est l'heure de la sieste. Silence total dans la base. C'est très rare. Une occasion pour écouter les oiseaux.

Mercredi 6 mars

J'ai une théorie esthétique à propos de la photographie : n'importe quelle photo peut devenir intéressante, émouvante, inépuisable, à partir du moment où l'on se met à la contempler avec une certaine intensité. J'ai fait l'expérience à l'époque où je peignais. Il y avait des photos sans grand intérêt qui traînaient dans mon atelier. Et comme je passais beaucoup de temps à ne rien faire, je regardais ces photos pour m'occuper. Maintenant, quand je les revois, je réalise qu'elles sont gravées dans mon esprit, que je les ai détaillées et que j'ai rêvé à partir d'elles aussi bien - mieux peut-être - qu'au contact d'œuvres reconnues.

Jeudi 7 :mars

Premières impressions de printemps. C'est dans l'air. Et c'est le début de ma période préférée - apogée en mai.

Vendredi 8 mars

Pourquoi écrire un journal ? Parce que l'écriture, c'est ce qui rend la vie plus passionnante que l'écriture.

Samedi 9 mars

En ce moment, de la soul 70 dans la base secrète. En écoute : Al Green, *If loving you is wrong (I don't want to be right)*. Bill esquisse quelques pas de danse, sa tasse de café à la main. Pas de doute : springtime is coming.

Mercredi 13 mars

Je crois que c'est ça qui est intéressant : aller voir ce qui se passe une fois que l'on a dit ce que l'on avait à dire, que les mots ont livré leur petite dose de signification. Après. Quand il n'y a plus rien à dire, à la lisière de cette sorte de désert.

Jeudi 14 mars

Ce n'est probablement pas très original, mais j'adore glander sur les parkings des supermarchés, contempler à travers la vitre du pare-brise les rares évènements qui agitent ces lieux paisibles (en dehors des heures de pointe) : passage de caddies plus ou moins remplis, opération de chargement du coffre, engueulade des enfants, etc. Personne ne vous voit et vous voyez tout. Presque aussi bien que la terrasse d'un café parisien.

Vendredi 15 mars

Quelqu'un d'autre, *le dernier roman de Benacquista, est presque traumatisant, parce qu'il pose la question de la construction identitaire, et de la façon dont nous gérons, en costumiers minables, les masques dont nous nous affublons. Derrière l'enjeu identitaire, il y a évidemment le dilemme de la liberté, l'angoisse de la créativité personnelle et l'ambiguë violence du rapport que nous entretenons avec le monde.*

Il arrive qu'une critique vous donne une furieuse envie de rendre visite au libraire le plus proche pour vous précipiter sur un livre.

Dimanche 17 mars

Les garçons du GFIV ont toujours de bonnes raisons pour ne pas venir se promener avec moi dans la campagne. Les garçons, en général, n'aiment pas marcher dans les chemins au printemps. Ils préfèrent rester assis toute la journée, écouter Death in Vegas, visiter des sites zarbis ou glander sur la terrasse en buvant du Martini blanc. C'est leur manière à eux d'être en accord avec les grands rythmes de la nature.

Jeudi 21 mars

Il existe plusieurs manières de se faire très rapidement une idée sur une personne que l'on vient de rencontrer. Par exemple, lui demander quel est son livre préféré de Nabokov. Si elle n'en a aucun, vous pouvez prendre congé gentiment. Si elle répond *Lolita*, creusez un peu pour voir si ce n'est pas pour de mauvaises raisons (c'est, hélas, souvent le cas). Mais les vraies âmes sœurs, celles avec qui vous allez pouvoir évoquer l'univers magique de cet écrivain pendant des heures, sont celles qui placent plus haut que tout *Ada ou l'ardeur*.

Samedi 23 mars

Si on s'ennuie à la campagne ? Bien sûr ! Presque en permanence. A la fin, on ne s'en rend même plus compte. L'ennui, le silence et la lenteur deviennent une habitude. C'est difficile, un peu, au début. Besoin pressant, comme d'une drogue, d'adrénaline, de foule, de bruit. Puis on finit par entrer dans un autre rythme. La belle vie rurale peut alors commencer, avec ses lents cycles saisonniers et ce magnifique désœuvrement qui fait paraître si longues les journées.

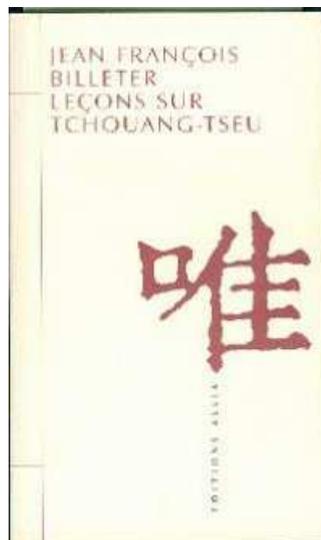
Jeudi 28 mars

*J'espère très égoïstement que ton journal restera un secret "ouebien" bien gardé, m'écrit un lecteur virtuel. Je pense que c'est bien parti pour. N'est-ce pas la plus belle chose qui puisse arriver à une personne qui tient un journal *online* ? N'avoir pour lecteurs que des initiés triés sur le volet, et qui transmettrons leur précieux secret à quelques rares happy few. Une forme de société secrète.*

Vendredi 29 mars

Vers les beaux jours. Pendant ces vacances, je vais enfermer Lonesome Pat dans le bureau. Il n'en sortira que lorsqu'il aura terminé ce foutu roman qui traîne depuis bien trop longtemps. Il me dit qu'il a oublié le fil de l'intrigue; je lui répond que c'est une chance : ainsi, il évitera l'ornière du récit linéaire.

Samedi 30 mars



Ce que nous faisons de mieux, nous le faisons sans nous en rendre compte, sans véritable intention de le faire, à notre insu. Cette idée forte de Tchoueng-Tseu, qui va à l'encontre de l'édifice de certitudes occidentales, est abordée avec une clarté remarquable dans le petit livre de Jean François Billeter (signalé par Sollers dans *le Monde*, ce qui confirme qu'il est un excellent critique littéraire).

Dimanche 31 mars

Fait un tour sur une web radio. A un moment il fallait faire un choix dans une liste très détaillée de genres musicaux. Et c'est le choix impossible à faire. A peine avez-vous jeté votre dévolu sur un style que votre regard se pose aussitôt sur un autre, largement aussi tentant. J'ai cliqué, après des tas d'hésitations, sur *adult alternative*. Vous voyez le genre. On trouve de tout là-dedans, le meilleur et le pire, Ron Sexsmith et Sting... Rien que le mot *adult*, avec son côté *no fun*, ça donne envie de se sauver, de choisir un truc de danse, du R&B (mais je fatigue rapidement). Le pire, c'est *alternative*. On sent le baby boomer qui a du mal à vieillir, qui fume son petit joint le soir en rentrant du boulot en écoutant autre chose que du vulgaire rock FM, du rock *alternative*.

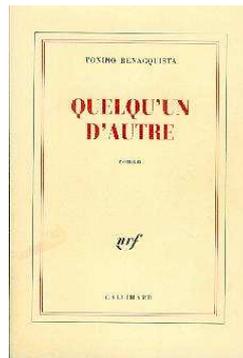
Mardi 2 avril

"Ne pas mourir anonyme.", déclarait le tireur de Nanterre. Nous sommes au-delà de la fameuse phrase de Warhol qui supposait que chacun aurait droit à 15 minutes de célébrité lorsque le spectacle devient la seule réalité, la *vraie vie*, et que le seul but est d'entrer dedans par tous les moyens. La conscience de ceux qui n'ont connu d'autre expérience que celle des images médiatisées du spectaculaire de masse s'est structurée ainsi.

Mercredi 3 avril

Je regarde des photos prises il y a quelques années. J'aime regarder ce genre d'images en détail, comme s'il y avait un mystère à lever, un détail à trouver, une révélation sur le point de surgir. Le secret caché dans la photographie a trait à la manière dont l'appareil immobilise et enferme un instant extrait de la durée, de l'écoulement inéluctable du temps. C'est un peu ridicule, je regarde toujours les photos comme si le procédé venait juste d'être inventé, avec le même étonnement et la même fascination.

Jeudi 4 avril



Tonino Benacquista, *Quelqu'un d'autre*. Il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre immortel. Plutôt le genre de livre qu'on oublie à peine refermé mais qui vous aura fait passer un bon moment en vous vidant l'esprit au début des vacances. C'est déjà beaucoup.

Samedi 6 avril

Se lever au matin d'une journée ensoleillée en sachant qu'on n'aura pas à sortir pour voir des gens que l'on n'a pas envie de voir dans des endroits où l'on n'a pas envie de se trouver (ce qu'on appelle "travailler"), mais avec la douce certitude que l'on aura tout le temps de rester sur la terrasse à lire lentement les *poèmes d'Alvaro de Campos* de Fernando Pessoa.

Dimanche 7 avril

Rarement une campagne pour des présidentielles aura suscité autant d'indifférence. Les commentateurs autorisés se répandent en analyses et commentaires sur ce qu'ils appellent la "désaffection" du politique. C'est le contraire qui serait étonnant, non ? Que l'on continue à les écouter et à se mobiliser pour les hommes politiques, voilà qui pourrait susciter une légitime inquiétude.

Jeudi 11 avril

Andreas Gursky au Centre Pompidou. Andreas Gursky est creux. Même pas vide : rien. Si jamais vous vous égarez dans cette exposition, arrêtez-vous deux minutes (c'est suffisant) devant le moniteur vidéo à l'entrée et écoutez le pauvre Gursky nous expliquer en quoi sa démarche est pleine de significations cachées mais néanmoins profondes. Un grand moment d'humour involontaire.

Vendredi 12 avril



Cadeau pour Bill : le comics de Crumb qu'il cherchait depuis des années (trouvé au *Regard Moderne*, of course).

Samedi 13 avril

Mondrian au musée d'Orsay. Impressionnant en terme de trajectoire, de parcours. Lorsque l'art moderne semble installé comme une confortable évidence dans les livres d'histoire, il est bon de se replonger à la source, lorsque rien n'était acquis et que tout restait à conquérir.

Lundi 15 avril

En théorie, je n'aime pas beaucoup les lundis matin. Mais il faut se méfier des idées générales, y compris celles concernant les lundis matin. Considérez chaque lundi matin dans sa spécificité et évaluez-le pour ce qu'il est vraiment, en oubliant tout ce qu'on pu vous dire sur les lundis matin (sans parler des chansons).

Mardi 16 avril

Je retire tout ce que j'ai pu affirmer en faveur des lundis matin. Celui-ci fut particulièrement pénible. Retour au travail difficile et un pneu crevé en rase campagne. Nul.

Jeudi 18 avril

Malgré le fait que je revendique un certain désœuvrement, je ne pratique pas beaucoup la sieste. Je fais partie de ceux qui tiennent le sommeil diurne pour suspect. Je viens de découvrir le plaisir de somnoler l'après-midi sur le canapé en écoutant *Bitches Brew* (Miles Davis). Certains états de conscience, à la limite du rêve. A creuser.

Vendredi 19 avril

Comme la moitié des français, je ne sais pas ce que je ferai dimanche. Je sais que j'écouterai encore une fois *Across the Universe* par Fiona Apple, que j'irai voir le dernier film d'Almodovar. Voter ? Oui, je sais...

Samedi 20 avril



Brouillard sur le jardin, ce matin. Je regarde les Inrocks et découvre avec joie que *Les deux anglaises et le continent*, le plus beau film de Truffaut, va passer à la télé. J'écoute Big Star, *Thirteen*. C'est pas avec ça que je vais me réveiller. Je vais me refaire du café.

Lundi 22 avril

Dans notre département, le borgne arrive en tête. Ce n'est pas si étonnant quand on voit toutes ces populations larguées et les hommes politiques s'agiter sur une autre planète. Leurs réactions sont consternantes. Je me dis qu'il faudrait avoir envie de se remettre à s'occuper un peu plus de politique. Pourquoi est-ce si difficile ?

Mardi 23 avril

En te lisant ce matin, je pensais encore à ce système électoral faussement démocratique, à cette 5ème république qui donne au scrutin électoral présidentiel valeur d'adoubement. Oui c'est une faillite, terrible désillusion (si bien entendu il restait des illusions) plus que jamais cette élection laisse comme un goût de sable dans la bouche. Si je dois suivre le raisonnement sans doute nécessaire de survie sociale et intellectuelle (en dehors de tout discours partisans), Je me dois dans ce grand concert de participer au plébiscite d'un individu pour lequel je n'ai aucun respect... Paradoxal que dans un collège électoral, 27% se soient abstenus, que 40% ce soient positionnés à la gauche de l'échiquier et que le 05 mai entre 70 et 80% donneront vision d'union républicaine parce que le choix est impossible....

Prisonnier je l'étais, Otage je deviens... (un lecteur)

Mercredi 24 avril

Plus déprimant que le premier tour des élections présidentielles : les commentaires et les réactions. Les exclus utilisent le seul moyen d'expression à leur disposition pour dire à ceux qui vivent loin de là que ça va très très mal pour eux. Réponse de ceux qui découvrent l'existence des exclus : beurk !

Vendredi 26 avril

C'est vrai, nous ne mettons pas beaucoup le nez dehors. De temps en temps, il faut bien aller au supermarché du coin pour approvisionner le basement. J'en reviens et c'était terrible. J'avais l'impression de voir des électeurs FN partout. Cela m'a rappelé l'effet produit par les joints dans les concerts, quand le public se mettait à paraître menaçant, les visages plus inquiétants les uns que les autres. Brrrr !

Mardi 30 avril

Saul Bellow, *Ravelstein*. Un bon remède contre la morosité. Une méditation brillante, drôle et profonde, sur l'amitié et sur la mort. Un chef d'œuvre bourré d'humour juif qui vous redonne envie de vivre, d'aimer et de vous battre.

Mercredi 1er mai

Le temps est couvert. C'est un peu un rituel pour le 1er mai, non ?

Jeudi 2 mai

C'est curieux, je respire mieux ce matin. Vu des visages rassurants. Des regards sans haine. Cela change un peu. On ne peut pas toujours se pencher sur ce qu'il y a de pire dans l'homme, de plus bas. Il faut bien s'oxygéner un peu.

Vendredi 3 mai

Le café du village est divisé en deux, un coin pour les vieux, silencieux, et un coin pour les jeunes, plus bruyant (avec des jeux et de la musique). D'habitude, les deux parties

s'ignorent mais cohabitent. Ce soir, l'ambiance était bizarre, le patron avait l'air contrarié. Le coin des vieux (qui ont largement voté Vichy au premier tour) était désert, il n'en restait pas un, même pas le pilier inamovible. Chez les jeunes, c'était plein. Les visages étaient tendus, livides, et le son de la sono à fond (du R & B). C'était peut-être leur manière à eux d'exprimer leur malaise, dans ce village de la France profonde.

Dimanche mai

Je ne vois rien qui puisse me détendre à l'extérieur - le ciel est tourmenté, les arbres agités par le vent. Résultat : je ne lève pas les yeux de mon livre.

Mardi 7 mai

Contrôle des douanes sur la route en rentrant du travail hier soir. A côté, un chien accro à toutes les dopes reniflait la voiture d'un couple de jeunes. Ils m'ont laissée repartir sans me fouiller. Comment dois-je le prendre ?

Mercredi 8 mai

Grosse décompression à la base. A 15 heures, tout le monde était en train de faire la sieste, de glander sur la terrasse. Activité maximum : tourner des pages, changer de CD, allumer une cigarette. GFIV : Glandeurs Fainéants Inactifs Velléitaires.

Samedi 11 mai

Lonesome Pat a ressorti sa guitare électrique pourrie et il passe en revue des vieux blues (*Honest I do, I'm a king bee, Baby what you want me to do*). Le signe que les choses vont mieux et que l'orage est passé. Il fait un sacré boucan, mais j'éprouve du plaisir à l'entendre massacrer ces vieux standards en tapant du pied sur le plancher.

Dimanche 12 mai

Je n'osais pas me relire. Et puis l'autre jour, suite à une erreur technique, j'ai dû mettre mon nez dans les archives pour opérer à des vérifications. J'ai commencé en haut d'une page et j'ai continué non stop jusqu'à la fin. J'ai découvert qu'il y avait une sorte de fil conducteur qui courait tout le long ; je le sens mais je serais incapable de le définir. Il y a aussi une forme de suspense soft : on se demande si tout cela ne va pas s'arrêter brutalement. Mais ça continue, tranquillement, quoi qu'il arrive, malgré le 11 septembre, le choc du premier tour, et surtout en dépit de ces journées grises où il ne se passe rien de remarquable.

Lundi 13 mai

Parmi les petits plaisirs de la vie apparus dans le sillage des nouvelles technologies, il y a ceux que procurent les enchaînements aléatoires sur la playlist de l'ordinateur. A chaque fois, une nouvelle B.O. pour un film imaginaire (Tortoise en générique, Swell et Sparklehorse pour les plans road movie, Jon Spencer pendant les scènes d'action).

Mardi 14 mai

Il existe un facteur dont on ne tient en général pas assez compte lorsqu'il s'agit d'éclairer les comportements de nos semblables : la mauvaise foi. Je veux parler de cette forme d'aveuglement qui consiste à se détourner de la réalité lorsqu'elle n'est pas conforme à l'idée que l'on s'en fait. Le déni du réel peut être le fait d'un individu souhaitant par exemple échapper à ses responsabilités morales ; il peut également se manifester sous une forme collective. Dans tous les cas, on rit facilement de la mauvaise foi des autres mais il est difficile de déceler celle que l'on s'est forgée soi-même.

Mercredi 15 mai

Ce soir, tout le monde devant la télé (c'est rare). Bill a scopé *Blue Velvet. This magic moment...*

Jeudi 16 mai

Après avoir été donné pour mort, tué par le hip hop et l'électro, le rock fait un retour en force avec the Strokes, the White Stripes et autres Hives. Il est aisé de dire qu'il en a toujours été ainsi : allez/retours cycliques ; à chaque mort annoncée, renaissance surprise - du type explosion punk. La différence, c'est que cette fois-ci nous avons vraiment cru qu'il ne s'en relèverait pas. *Rock n' roll can never die* - nous avons eu tort d'en douter.

Vendredi 17 mai

Pat m'a enregistré des cassettes pour la voiture (j'ai déjà dit que je ne pouvais pas rouler avec seulement le bruit du moteur). Il y a mis tout son cœur, comme un DJ bossant les ambiances, les ruptures de rythme, avec l'espoir de me faire découvrir et aimer des tas de trucs très bien. Seulement voilà, j'en reviens toujours à la même cassette. Face A : Beck, *Mutations*, Face B : Ron Sexsmith, *Whereabouts*. C'est de ma faute à moi, si je ne m'en lasse pas ?

Samedi 18 mai

Quelques bonnes résolutions pour ce long week-end : ne pas regarder la télé, ne pas trop surfer, privilégier les lectures et les promenades en décors naturels.

Dimanche 19 mai

On se lève parfois avec une vague liste de choses à faire. Mais cette liste reste floue, on n'arrive pas à préciser clairement en quoi consistent ces trucs si urgents qui devraient être traités là, tout de suite, au lieu de continuer à prendre un petit déjeuner à rallonge en lisant l'*Anthologie de l'humour noir* de Breton. Culpabilité, dirait le freudien. Possible. Toutefois, ce sentiment ne me précipite jamais dans l'action. Je résiste. Et ça passe.

Lundi 20 mai

Il y a ce week-end au village du GFIV, ce qu'on appelle dans la région une « foire à tout ». Les habitants semblent trouver normal - et même apprécier - les nuisances qui

accompagnent cette manifestation populaire : voitures garées sur les trottoirs, impossibilité de circuler dans les rues étroites, badauds curieux, odeurs de fritures, voix de l'animateur qui parle non-stop dans un micro, etc. Il me semble que les *free-parties* pourchassées par la maréchaussée entraînent moins de perturbations. Ce qu'on encourage d'un côté et ce qu'on interdit de l'autre donnent une vision assez exacte de la société française, de plus en plus rétrograde et réactionnaire, repliée sur ses traditions.

Mercredi 22 mai

J'aime cette période de l'année, incertaine, entre souvenir de l'hiver qui s'efface et promesse de l'été à venir. J'aime les moments de l'entre-deux, lorsque les choses n'ont pas complètement quitté leur état passé et pas encore tout-à-fait basculé dans le nouveau.

Samedi 25 mai

Certains jours, le monde semble plein de ressources inexplorées, de chefs-d'œuvre à peine cachés n'attendant que d'être découverts, de plaisirs mystérieux et inépuisables. D'autres jours, le monde semble se clore sur du connu, du morne et terne, l'ennui seul paraît avoir gain de cause. Cyclothymique ?

Dimanche 26 mai

J'aimerais tellement m'installer dehors au soleil ! Mais le jardin est tout détrempé par la pluie, ce matin.

Mardi 28 mai



Le terme *hype* désignait au départ un événement très attendu. Il y a un livre à paraître en septembre qui devrait susciter ce genre de réaction : la biographie des Rolling Stones par François Bon qui racontera l'histoire du groupe "comme votre vie même."

Mercredi 29 mai

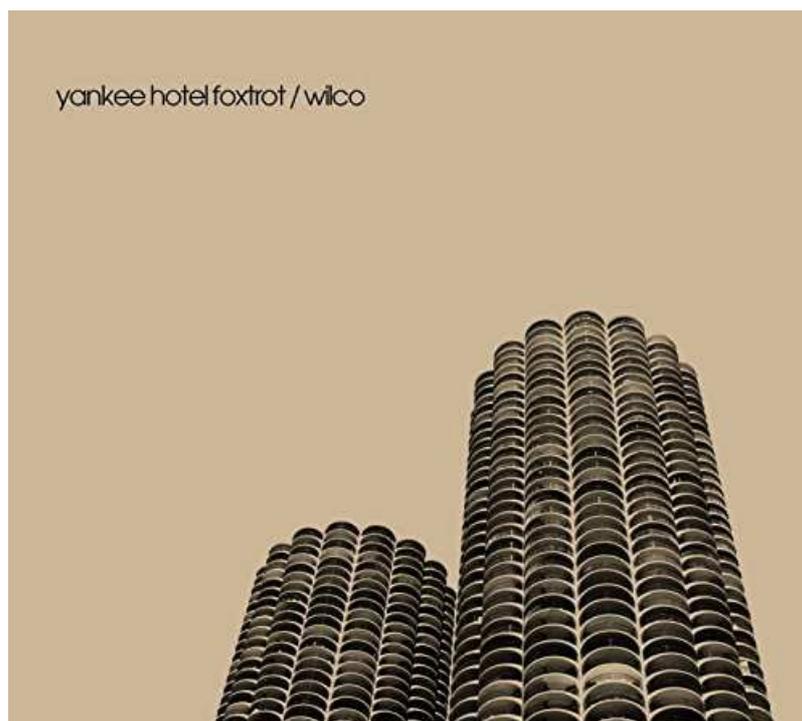
Je sens mes bonnes résolutions de l'entre-deux tours (s'occuper un peu plus de la politique *réelle* et pas seulement des *idées*) m'échapper chaque jour un peu plus. Je rechute dans l'indifférence. Le plan contre la violence, le gros premier ministre, la "reconstruction" de la gauche : je n'arrive pas à m'intéresser. Pourtant j'essaie. C'est de leur faute aussi, à tous ces hommes politiques ! Pourquoi sont-ils moins photogéniques

que le plus insignifiant des acteurs, moins excitants que le plus obscur des musiciens, plus plats que le plus médiocre des écrivains ?

Jeudi 30 mai

J'ai le nez bouché et la tête prise dans un aquarium. Pas en état de faire quoi que ce soit. Dire bonjour. Et retourner me coucher les narines remplies de Locabital. Ne croyez pas que je sois en train de sombrer dans l'auto-apitoiement. Non seulement je relativise mes petits malheurs, mais en plus j'aime bien avoir de la fièvre.

Vendredi 31 mai



Je l'ai peut-être déjà dit mais le dernier Wilco, *Yankee Hotel Foxtrot*, est - je peux maintenant l'affirmer sans hésitation - un très bon disque, peut-être même ce qu'on a coutume d'appeler un *grand disque*.

Samedi 1 juin

Le mois qui commence est le mien. Belle journée. Je vous laisse, je pars profiter du soleil sur la terrasse.

Dimanche 2 juin

Ecrire à la main, dans un cahier, et devant un plaisir rare, que je m'offre ce dimanche matin, comme un luxe inutile.

Lundi 3 juin

Il y a tellement de choses qui m'attendent cette semaine. Le mieux est de ne pas y penser ; laisser les événements suivre leur cours, se contenter de les accompagner, c'est ma voie naturelle. Organiser et décider, je déteste toujours autant avoir à le faire. Mais on ne peut complètement y échapper.

Mardi 4 juin

*Sometimes I feel so happy
Sometimes I feel so sad
Sometimes I feel so happy
But mostly you just make me mad
Baby, you just make me mad*

La première fois que j'ai entendu cette chanson de Lou Reed, c'était un lendemain de fête, je m'en souviens, dans une maison où tout le monde dormait encore. J'ai pensé : "Tiens ! Quelqu'un d'autre a donc éprouvé cela". Et encore maintenant, même usée par trop d'écoutes, la chanson continue de m'émouvoir.

Jeudi 6 juin

J'aime vraiment le mois de juin. Même la pluie y est agréable. The right time to fall in love again.

Samedi 8 juin



Ce petit livre de Nick Cohn vous accompagnera le temps d'un voyage en train en grande banlieue. Rarement un périple dans les transports en commun vous aura paru si

agréable. Vous aurez envie de lire des scènes à voix haute à vos voisins. Vous ne le ferez probablement pas. Extrait : "A l'âge de quatorze ans, Johnny Angelo était une idole.

Il arborait des rouflaquettes de sept centimètres et coiffait ses cheveux vers le haut en une banane dorée, dont une boucle se détachait et retombait devant ses yeux. Il avait un sourire en coin. Et la bouche pleine de dents d'une blancheur immaculée.

Telle était sa garde robe : chemise en soie écarlate, ouverte au cou, et pantalon moulant de torero; chaussures blanches en chevreau à boucles dorées; une photo d'Elvis tout contre son coeur; un crucifix en argent. Dans tout le quartier, on le connaissait sous le nom de Speedoo."

Il y a des tas de passages comme ça. Si vous vous lancez, les voyageurs du compartiments vont aimer, vous verrez.

mardi 11 juin



Fantomas m'a beaucoup fait rêver pendant mon enfance - comme tous les héros masqués (le Fantôme du Bengale), les méchants insaisissables (L'Ombre Jaune). Il se trouve que les surréalistes ont été fascinés par le personnage (surtout Magritte et Desnos). Ceci nous vaut un délicieux petit livre aux éditions du Centre Pompidou : *Fantomas, style moderne*.

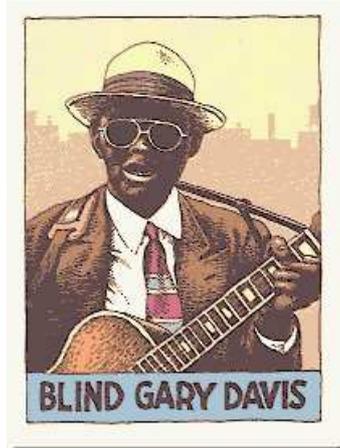
mercredi 13 juin

Un gosse de treize ans m'a prêté son portable et donné un cours très complet sur son utilisation. Je le sentais un peu attristé pour moi.

vendredi 15 juin

Je vais tout vous avouer : je déteste ce qui est programmé, je suis allergique aux prévisions et aux planifications et je m'éloigne systématiquement de ce qui peut être anticipé et, de ce fait, dénué de surprise. En toute logique, je pratique avec ardeur la touche *shuffle*. Grâce à elle, les compilations ne passent jamais dans le même ordre. Qui chantera la beauté de ces enchaînements surprenants, inédits, et qui ne se reproduiront plus de cette manière ? Vive DJ Shuffle !

samedi 16 juin



Dès le matin, Lonesome écoute des vieux bluesmen. Ces vieilles chansons me tapent sur les nerfs. Je ne parviens pas à comprendre que l'on prenne du plaisir à écouter des enregistrements qui grésillent à l'heure du son digital. Le plus étrange : ces voix lugubres et ces guitares venues d'outre-tombe mettent Pat de bonne humeur.

dimanche 16 juin

Il fait trop beau pour rester devant un ordinateur.

lundi 17 juin

Il fait trop chaud pour écrire.

mardi 18 juin

Il fait trop chaud pour avoir l'idée d'écrire.

mercredi 19 juin

Attention, danger ! Si je commence à arrêter, c'est foutu. Sans y prendre garde, on se réveille un matin en ayant cessé d'écrire. Et retrouver le fil devient une entreprise difficile, hasardeuse. Mais je tiens à rassurer mes fans (si jamais il y en a) : ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais stopper le journal. J'ai toujours envie de ce moment où je laisse les mots vivre leur vie, toujours la curiosité des surprises que cela apporte.

jeudi 20 juin

Pluie, ce matin. On se croirait dans un pays tropical (ou équatorial ?), enfin un de ces endroits où il fait très chaud et où la pluie arrose chaque soir une végétation luxuriante. J'aime assez cette idée que, quinze jours par an, nous puissions bénéficier d'un environnement exotique sans avoir à bouger d'ici.

vendredi 21 juin

La superficialité n'est en rien un défaut. Revendiquée comme telle, portée avec élégance jusqu'à ses ultimes conséquences, elle est ennemie des normes et peut déboucher sur un scepticisme radical qui sape les fondements des croyances collectives. Cette superficialité *wildienne* ne doit pas être confondue avec sa forme vulgaire, hélas la plus répandue. Il est vrai que dans cette version commune, la superficialité n'est jamais revendiquée comme telle, mais plus ou moins bien dissimulée. On peut ainsi citer un philosophe assez ardu que l'on n'est pas en mesure de lire, par pur conformisme, juste parce que le nom de ce philosophe est à la mode.

samedi 22 juin

Je n'ai jamais vraiment eu la foi concernant les horoscopes, mais cette fois c'est carrément le contraire de ce qui était annoncé.

dimanche 23 juin

Une confiance : j'ai trop bu hier soir. Une constatation : ce matin, je me lève en pleine forme avec les idées claires. Une conclusion (que nos sociétés de contrôle ont tendance à nous faire oublier) : l'ivresse peut être bénéfique, elle peut même - sous certaines conditions - s'avérer nécessaire.

lundi 24 juin

Tiens ! Encore un énième retour de la mode *seventies*. Boots effilées, longues écharpes, motifs psychés et ceinturons ultra larges. J'ai l'impression qu'on y revient souvent. A quand un retour du look *eighties* ?

mardi 25 juin

Ce que j'aime, en cette période de début d'été, ce ne sont pas tellement les vacances en soi, c'est leur *arrivée*.

mercredi 26 juin

Je pars encore travailler aujourd'hui, mais uniquement pour faire un peu de rangement. Et après : fini.

jeudi 27 juin

J'y suis !

vendredi 28 juin



J'hésite entre l'envie d'arrêter un moment, de prendre des vacances, et l'envie de continuer. Je crois que je vais opter pour un break. It's been a long and cold winter and I hope it's gonna be a long hot summer. See you later !!!

mercredi 14 août

OK, je suis de retour. Mais j'aimerais autant qu'on en fasse pas tout un plat. Je voudrais juste faire comme n'importe quel batteur qui se retrouve derrière son kit après un arrêt prolongé : retrouver le rythme.

jeudi 15 août

Sur le plan musical, ici, à la base, on assiste à une régression massive. Tous les efforts pour évoluer vers l'electro contemporaine, tout ça balayé d'un coup par la découverte de groupuscules sauvages : The Dirtbombs (soul sixties passée à la moulinette garage), The Detroit Cobras (le mariage des Ronettes et des Stooges), The Soledad Brothers (du blues et de la guitare fuzz). Vieux son analogique, pas un sampler à l'horizon. Ces garçons et ces filles vivent comme si l'on en était restés à l'âge du vinyle. Il va falloir sortir Pat et Bill de ce mauvais pas.

vendredi 16 août

Bon allez, j'avoue : tenir ce journal m'est devenu indispensable. Comme disait un philosophe (je me souviens très bien qui et dans quel contexte, mais cela nous égarerait), "on peut vivre sans, mais on vit moins bien". Par exemple, il y a ces moments dans la journée où une vague idée vous traverse à l'improviste. Au lieu de la laisser filer comme tant d'autres, celle-là, vous décidez de la retenir. Vous vous dites que vous pourriez peut-être en faire quelque chose pour le journal. C'est presque rien, mais une phrase est déjà en train de se former pour essayer de capter cette idée volatile qui ne demande qu'à filer et à disparaître pour toujours. Cette chasse aux papillons, oui, je crois qu'elle me manquerait si je devais l'arrêter pour une raison ou pour une autre.

dimanche 18 août

Une inquiétude : et si une personne que je côtoie dans la vie "réelle" avait connaissance de ce journal ? Alors, rien. Cette personne me connaîtrait un tout petit peu mieux, c'est tout. Mais même ce petit peu, je préférerais que ceux que je croise (collèges, voisins, famille) ne le connaissent pas. Qu'ils restent dans l'ignorance. Ce qui me laisse une marge de liberté pour essayer de leur faire croire que je ne suis pas exactement ce qu'il croient que je suis, et que je suis en fait.

lundi 19 août

Je réalise que personne ne vous voit vraiment. Pour les autres, nous ne sommes qu'un support de projections que l'on peut orienter dans un sens ou dans l'autre. Plus l'image que se font de vous les autres, votre façade sociale, sera éloignée de ce que vous êtes vraiment, et plus votre marge de manœuvre, votre liberté, sera grande.

mardi 20 août

J'aime bien la période qui approche. Le début seulement. Le déclenchement du processus. Vers la fin, quand on débouche dans septembre avec le rayon *rentrée* bourré à craquer et les hommes politiques qui réapparaissent, là c'est l'horreur.

mercredi 21 août

Lu une interview d'Olivier Rolin dans les *Inrockuptibles*. Son livre devrait faire un carton chez les bobos du sixième arrondissement qui ont fait leur premières armes dans l'extrême-gauche prolétarienne. Encore un qui s'est trompé de révolte quand il avait vingt ans (maoïsme) et qui essaie de se prouver qu'il n'y avait pas d'autres solutions (ce qui est toujours faux à toutes les époques). Mais bon, ce n'est pas une raison pour venir importuner tout le monde avec ses erreurs de jeunesse. Encore moins pour se comparer à Flaubert comme il le fait en confondant ses aigreurs de quinquana avec les fureurs extralucides de la *Correspondance* (qu'on lira de préférence à ce qui nous est présenté ici comme le roman de la rentrée)

vendredi 23 août

J'ai croisé Elliott Murphy, un jour, dans un café place de l'Odéon. Ce souvenir me revient probablement à cause d'un livre de lui qui sort ces jours-ci², un recueil de textes écrits aux terrasses des café de différents pays d'Europe. Bref, il était là, assis à quelques mètres. Je ne l'avais pas immédiatement reconnu parce qu'on ne s'attend pas à voir ce genre de personne dans la vie ordinaire. Alors j'ai pensé : "Tiens, c'est lui qui a écrit les fameuses notes de pochette du *Live 69* (Velvet), qui a sorti un premier album devenu mythique. » Il n'est pas devenu une star mais a continué à faire son chemin, une belle carrière de song writer peut-être un peu écrasé par ses héros/références (Bowie, Dylan, Reed). Mais bon, de quoi être assez content. Il avait rendez-vous avec une fille qui est arrivée un peu après, une brune, jolie, la trentaine. Et il l'a dévorée des yeux comme un teenager qui va enfin pouvoir passer à l'action. J'ai trouvé ça bien, qu'un type de son âge (la cinquantaine) vive ce dont il parle dans ses chansons.

2 *Notes from a spanish café*, Editions « Derrière la salle de bain », 1998 (N.D.E)

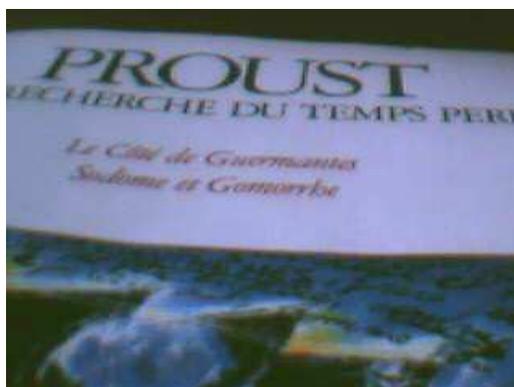
samedi 24 août

Apologie de la fin août (suite). C'est bien simple : j'aime tout. Le refroidissement de l'air en soirée, l'idée de vacances qui s'effiloche un peu plus chaque jour qui passe et le blues à l'idée de devoir retourner travailler - car cela signifie que l'on n'y est pas encore.

dimanche 25 août

Mon programme automne/hiver 2002-2003 : faire une bonne provision de livres et rester au lit le plus souvent possible. Convalescence sans maladie. J'ai fait ça une année et j'en garde un souvenir merveilleux. Au début, il faut dépasser la contrainte sociale qui nous pousse à faire des choses - n'importe quoi plutôt que l'inactivité. Ensuite, on entre dans une très grande douceur interrompue par des parenthèses que l'on a hâte de refermer pour retourner sous la couette.

lundi 26 août

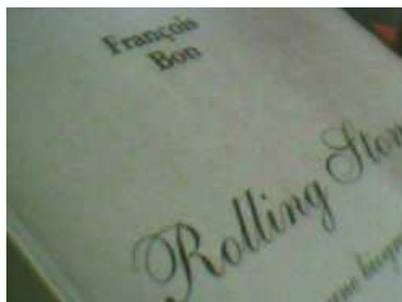


J'ai un Proust en cours et lorsque je n'ai plus rien d'autre à lire, je le reprends. Me trouvant dans cette situation, je viens d'ouvrir le *Côté de Guermantes* à l'emplacement du marque page et la première phrase que j'ai lue est celle-ci (authentique). " Albertine m'avait tant retardé que la comédie venait de finir quand j'arrivai chez Mme de Villeparisis; et peu désireux de prendre à revers le flot des invités qui s'écoulait en commentant la grande nouvelle, la séparation qu'on disait déjà accomplie entre le duc et la duchesse de Guermantes, je m'étais, en attendant de pouvoir saluer la maîtresse de maison, assis sur une bergère vide dans le deuxième salon, quand du premier, où sans doute elle avait été assise tout à fait au premier rang des chaises, je vis déboucher, majestueuse, ample et haute dans une longue robe de satin jaune à laquelle étaient attachés en relief d'énormes pavots noirs, la duchesse."

mardi 27 août

La partie agréable, "fin d'été", vient de prendre fin. Va maintenant commencer la terrible, la redoutable RENTREE. Des documents de travail ont fait leur apparition sur mon bureau. Il est même question de les ouvrir dans la journée. Ce sont des signes qui ne trompent pas.

mercredi 28 août



J'ai fait mon choix pour les livres de la rentrée.

- La bio des Stones par François Bon. Cela fait plus d'un an que je l'attends, depuis que j'ai appris, sur le site de l'auteur, que ce bouquin était en préparation. Il a bien capté la fascination malade que les pierres roulantes ont pu exercer sur nous à une époque. Comme il dit très bien, ce truc, c'est tout une part de notre vie (et comme il s'agit de l'adolescence, elle compte double).

- Le dernier Philip Roth, parce les ébats du président Clinton avec la petite stagiaire de la Maison Blanche, les réactions hystériques des puritains, toute cette agitation médiatique autour du sexe, c'est vraiment un sujet pour lui. L'affaire Lewinski était *déjà* du Philip Roth.

- Peut-être un premier roman d'un inconnu (*L'heure de la sortie*, ça n'a pas l'air mal).

jeudi 29 août

"... parfois on a envie d'en savoir plus.. c'est assez énigmatique." (un lecteur)

vendredi 30 août

Je déteste l'idée même de la spécialisation. Creuser toujours le même sillon, laisser tout le reste dans l'obscurité. C'est le prix à payer si l'on veut évacuer l'angoisse : un spécialiste, ça ne doute pas.

samedi 31 août

Ciel bas et gris. Je n'arrive pas à me réveiller. Je vais reprendre un café. Sorry...

dimanche 1 septembre

Pfffffffff ! Allez. Ce n'est pas si difficile que ça, de rentrer.

lundi 2 septembre

Mon horoscope du jour : *Vous devriez vous entraîner à avoir l'esprit plus ouvert ! Vous pourriez vous trouver aujourd'hui dans une situation sociale originale qui vous obligera à côtoyer la différence. Il peut s'agir d'étrangers, de gens qui n'ont pas du tout la même tradition religieuse que la vôtre, un univers que vous ne maîtrisez pas, etc. Plongez-*

vous dans cette altérité enrichissante et essayez de comprendre leur vision du monde. Vous serez inspiré pas ces échanges inhabituels.

Cette tribu aux mœurs étranges serait-elle celle de mes collègues que je retrouve aujourd'hui ? Je le crains.

mardi 3 septembre

Réussir dans la vie, pour moi, cela signifie parvenir à gagner décemment sa vie (c'est-à-dire en ayant les moyens de lire et d'écouter de la musique dans un cadre agréable) tout en fournissant un effort minimum. C'est de ce rapport que découle le degré de réussite telle que je la conçois. Et en ce sens - mais en ce sens uniquement - on peut considérer que j'ai réussi.

mercredi 4 septembre



Je suis en train d'écouter des chansons du dernier Beck. C'est une pure merveille, dans la lignée de *Mutations*.

jeudi 5 septembre

Nous allons bientôt entrer dans la zone *anniversaire du 11*, avec témoignages et compagnie. Enfin j'imagine, parce que je ne suis pas de très près ce qui se passe dans les médias en ce moment.

vendredi 6 septembre

"L'important est de rester toujours satisfait du style de vie que l'on a choisi".

Trouvé cette citation de Sollers dans un article consacré à son dernier roman. Il irrite beaucoup de monde, Sollers. Moi, je l'aime bien. Je n'achète jamais ses livres, mais je ne rate pas ses articles de critique littéraire dans *le Monde*. Bon goût, anticonformisme, liberté individuelle, esprit français. Léger ? Mais c'est une qualité !

samedi 7 septembre



Reçu ce texte d'un visiteur :

Salut,

Petit message à Joe le Gloseur suite à la lecture de son commentaire sur Debord.

Nous comprenons ton amertume vis-a-vis de la récupération actuelle mais Debord avait bien pris conscience de tout cela, au moins autant que Duchamp. Mais que récupèrent-ils ? Des moments de pensées qui ne sont qu'éphémères et sont à réévaluer en permanence. Eux (les méchants) ne s'intéressent qu'aux formes vidées de leur contenu par le temps et le déplacement pour les figer en institutions. Laissons les s'exciter sur des coquilles creuses.

Si Debord n'avait pas écrit, penserions-nous de la même façon ?

Tout est à reprendre depuis le début.

CsO

dimanche 8 septembre

Je n'aime pas parler de moi, de ce que je fais, des gens que j'ai vus, etc. L'erreur, c'est d'assimiler journal et exhibitionnisme, écriture et narcissisme. Alors qu'en fait, ce type d'exercice n'a d'intérêt que si l'on sort de sa petite sphère et qu'on l'oublie.

mercredi 11 septembre

Je n'aime pas me relire. Je ne regrette ni ne renie rien, ce n'est pas ça. Mais il y a les personnes et les choses qui se sont éloignées, les attentes qui ne se sont pas réalisées comme on l'avait prévu ou souhaité, les choses qui se sont modifiées irrémédiablement - le travail qu'a fait le temps. Je préfère éviter de mettre mon nez là-dessus.

jeudi 12 septembre

Ouf ! C'est fini. L'anniversaire est passé. Un peu lourd, mais je m'attendais à pire. Un vrai calvaire de journaliste télé obligé de tenir l'antenne une éternité alors qu'aucun élément nouveau ne permet d'avancer quoi que ce soit. J'ai gardé les images des cratères formés par les bombes dans la montagne afghane et ce journaliste décoiffé par le vent parlant d'un endroit reculé et mystérieux où se cacherait peut-être le terroriste barbu, un endroit, dit-il, où "ni les américains ni les journalistes ne sont les bienvenus". En clair : ne comptez pas sur moi pour vous ramener un scoop.

vendredi 13 septembre

Comment s'y retrouver au milieu de l'avalanche de sorties CD à la rentrée (même problème qu'avec les romans) ? Une solution simple, économique : chercher LE futur classique, celui qu'on retiendra, qu'on écouterait encore dans vingt ans sans se lasser. Choisissez le dernier Beck. Faites-moi confiance. Rien à jeter. Chaque chanson s'insinue en vous d'écouter en écoute. Au bout de quelques jours, vous ne pouvez plus vous en passer. Ces musiques, cette voix surtout, font partie de votre vie et *Sea Change* rejoint le petit panthéon des disques de chevet qui tournent éternellement sur le jukebox chromé de l'île où le temps s'arrête, le paradis *out of time* des disques parfaits (chacun a sa playlist intime dont on ne discute pas, la dévoiler serait déplacé).

dimanche 15 septembre

L'inaction, le retrait à l'écart de l'agitation, je n'en fais pas une philosophie. Il ne s'agit pas d'une recette censée apporter la quiétude et la paix. Je ne crois pas à la béatitude - qui ressemble beaucoup à la stupidité ; je préfère de loin cet état que le traducteur de Pessoa a transposé du portugais à l'aide du mot *intranquillité*³. Je constate juste que pour moi, en ce moment, c'est le mode de vie qui convient.

lundi 16 septembre

Je ne pense pas du tout que ce que je fais ici s'apparente à la *littérature*. L'amateur de détails vécus n'en a pas pour son argent. Le lecteur ne connaît même pas le contenu de mon petit déjeuner. Tiens ! Je le prendrai en photo un de ces jours si j'y pense. Parce que tout le monde a le droit de savoir. Vous pouvez envoyer également vos photos. Elles seront publiées dans les galeries, comme des œuvres d'art contemporain. C'est aussi ça, la grande vitrine internet : connaître le breakfast de tout le monde. Qui oserait prétendre qu'il ne s'agit pas d'un progrès pour l'humanité !

³ En 2017, le *Livre de l'intranquillité* est devenu, dans une nouvelle traduction, *Livre(s) de l'Inquiétude* (N.D.E.)

mardi 17 septembre

C'est le matin, l'ordinateur affiche 6:45. J'ai une longue journée de travail en perspective. Et peu de temps à accorder au journal.

mercredi 18 septembre

Toutes ces pages qui dérivent dans le cyberspace. Et moi qui en balance régulièrement. Tous ces internautes qui errent, trouvent des repères, prennent leurs habitudes, reviennent. Il manquerait peu de chose pour que tout cela devienne vraiment vivant et excitant.

jeudi 19 septembre

Pendant les années punk, il y avait un groupe français, comme il en fleurissait à l'époque, qui chantait *je suis fier de ne rien faire*. Ce refrain m'est resté jusqu'à aujourd'hui alors que j'ai probablement oublié tout un tas de chansons. C'est parce qu'il me parle, comme le graffiti affichant cet idéal si difficile à atteindre : *Ne travaillez jamais*. L'apologie de l'inactivité est toujours plus ou moins suspecte. Il est vrai que le monde est plein d'arrivistes qui affichent un détachement à toute épreuve. On soupçonne d'hypocrisie ceux qui affectent de se retirer du monde. C'est pourquoi il est préférable, lorsqu'on choisi définitivement le camp de la glandouille, de ne pas le revendiquer. Mais personne ne peut vous empêcher de fredonner cette chanson punk : *car je suis fier* (guitare), *fier de ne rien faire, fier de ne rien faire, fier de ne rien faire* (ad lib).

vendredi 20 septembre

Je ne comprenais pas bien les attitudes affichées par mes collègues de travail. C'est qu'il me manquait une bonne compréhension de la motivation. Sans elle, impossible de décrypter les comportements. Mais elle n'est jamais explicite, c'est pourquoi on met si longtemps à comprendre. Tout serait plus simple si les gens se baladaient avec un badge explicite : "I love money", "Power is what I want", "Glory now" ou "Give me sex".

samedi 21 septembre

Même si on n'y apprend pas grand-chose, la biographies des Rolling Stones par François Bon est un livre crucial à cause de tout ce qu'il remue en le lisant. Lorsque Bon parle du temps passé à consulter des archives pour préparer ce livre, je me dis que j'ai passé (presque) autant de temps sur les mêmes photos, en écoutant les mêmes bootlegs, en scrutant les mêmes pochettes. Il n'est jamais rien sorti de concret de tout ça mais ce n'est pas du temps perdu, loin de là. Du temps passé à oublier la réalité quotidienne, à se laisser entraîner par la musique, et surtout à combatte victorieusement l'ennui.

dimanche 22 septembre

Vu *Le principe d'incertitude* de Manoel de Oliveira. C'est mon premier film de ce réalisateur que je voulais absolument découvrir à cause de ce que j'en avais lu. C'est un film pendant lequel on baille, on pense souvent au fait qu'il n'y a pas assez de place pour étendre ses jambes et on se demande si l'on ne s'est pas fourvoyé dans un piège pour lecteurs de *Télérama*. Et en même temps, c'est un film formidable lorsqu'on y repense

après. Une qualité indéfinissable, assez proche des souvenirs littéraires, ce qu'il peut rester d'un texte de Flaubert par exemple. C'est très rare, cette qualité au cinéma.

mardi 24 septembre

Un grand moment dans la bio de François Bon : l'arrivée de Mick Taylor à l'audition. Jagger lit un journal (*Time International*). Il lève la tête, regarde le guitariste qui vient de pénétrer dans les studios Olympic, puis reprend sa lecture sans dire un mot. En arrière-plan, dans leur box insonorisé (tel qu'on peut les voir dans *One + One* de Godard), Watts et Wyman sont en train de tirer des clopes sans dire un mot. Et le pauvre Taylor va poireauter comme ça trois heures, le temps que Keith arrive et qu'on branche les amplis. Quand on connaît l'issue de cette audition (l'embauche du musicien dans le groupe), il y a dans cette attente, à la fois tendue et pleine de la vacuité des temps morts, quelque chose d'assez grandiose.

jeudi 26 septembre

En ce moment, net ralentissement de l'écoulement du temps. Des semaines qui s'étirent indéfiniment ("on est *seulement* jeudi ?"), des journées qui passent en douceur en vous laissant bien le temps de faire tout ce qu'il y a à faire, sans précipitation, avec en prime le petit quart d'heure exquis de pur ennui. Je n'avais pas connu cette sensation depuis tellement longtemps que je ne sais plus à quand cela remonte. Pas désagréable du tout.

samedi 28 septembre

Pour trouver un semblant d'équilibre j'ai besoin, dans la semaine, d'une journée totalement dépourvue de contraintes sociales, une journée sans rien de programmé. Je l'appelle *la journée sans liste*. Et cette journée, c'est aujourd'hui.

dimanche 29 septembre

Attention à ne pas devenir blasé. Se souvenir d'avant, quand on écrivait sur des cahiers que personne ne pouvait lire, quand la seule solution pour atteindre des lecteurs consistait à convaincre un éditeur de vous publier. Et se réjouir de cette merveille : vous pouvez lire mes mots.

lundi 30 septembre

J'ai toujours aimé les films qui prennent le temps de contempler le bruissement des feuilles dans les arbres (*Le genou de Claire*, *Le principe de l'incertitude*, *Mes petites amoureuses*...). J'aime également regarder les arbres en pensant à ce genre de plan dans les films. Or, je viens d'apprendre que sortait prochainement un film entièrement consacré aux arbres.

mardi 1 octobre

Savoir que des gens vous lisent, plus ou moins régulièrement, oui, c'est une responsabilité. Je ne me sens pas responsable de ce qui me passe par la tête, et donc de ce que je note au moment où j'écris, mais de l'état dans lequel je suis, celui-ci

déterminant en grande partie le type d'association d'idées qui se présentera à mon esprit (puis viendra *sous ma plume*, comme on disait avant).

mercredi 2 octobre

Je suis de bonne humeur. J'entends la radio qui monte de la cuisine (une conférence sur la poésie). Il fait encore nuit. J'écris ces mots après avoir pris un café, avant de sortir. Je m'étonne du fait que nous soyons prisonniers d'un style pour toute la vie.

jeudi 3 octobre

Un souvenir d'enfance. J'ai 14 ans, j'accompagne ma mère qui fait des courses dans un grand magasin. Je vais me balader au rayon disques. Je fouille dans les bacs et là je tombe sur un truc qui vient sortir, *Rock n' folk* n'en a pas encore parlé ni rien : il s'agit du dernier Who, *Meaty, beaty, big and bouncy*, qui vient juste d'arriver (en arrivant, j'ai vu le vendeur les déballer et les mettre en rayon). Le détail qui fait soudain battre mon cœur en accéléré, c'est l'étiquette sur la pochette en carton épais avec le mot magique : **IMPORT**. Or ce disque (erreur d'étiquetage) était vendu au prix du tout venant. Je l'ai emporté avec une certaine précipitation. Il est devenu l'un de mes disques préférés de ce groupe : la compilation parfaite avec tous les singles géniaux de la grande période.

dimanche 6 octobre

J'ai petit à petit réduit le champ d'action de mes activités. L'écriture est ce que j'ai trouvé de plus souple, de moins encombrant. On peut y consacrer un court moment dans la journée, suffisant pour légitimer le reste du temps passé dans l'oisiveté - qui devient alors une sorte de posture respectable, celle de l'écrivain concentré sur son expérience intérieure ou contemplant les détails changeants de la vie.

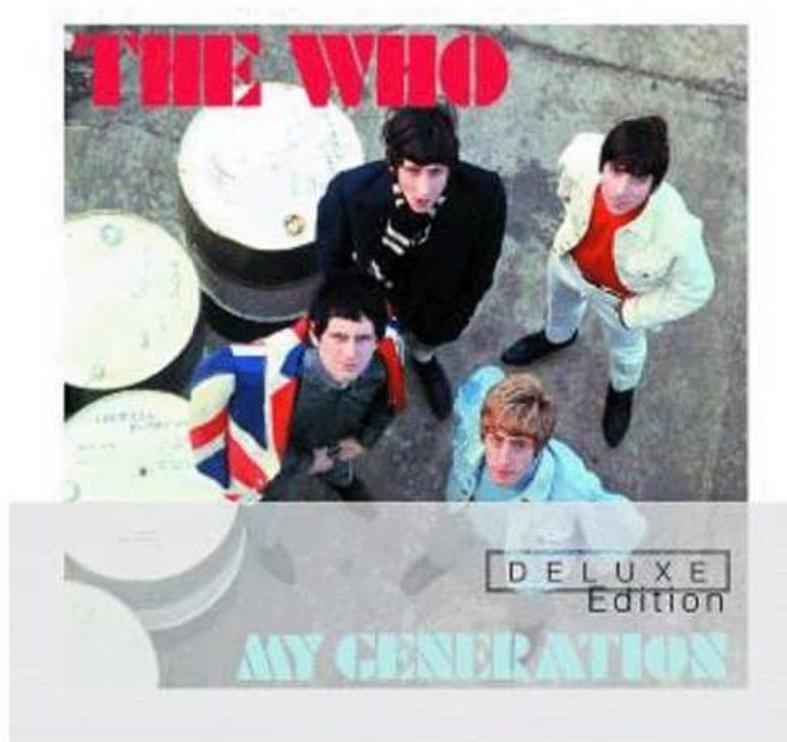
mardi 8 octobre

Je l'ai redoutée un moment, puis j'ai espéré y échapper, mais cette fois elle est bien là. La crise de la quarantaine n'est pas un truc brutal du genre « Je quitte tout et je refais ma vie ailleurs, autrement. » Non, il s'agit juste d'un flottement ; c'est le pas de côté qui fait que l'on se met à considérer tout avec un autre œil.

mercredi 9 octobre

Je suis comme vous : je ne pourrais nommer précisément ce à quoi nous assistons. Impossible de dire, au stade où nous en sommes, s'il s'agit d'une vaste mutation de la société causée par l'accélération de l'évolution technologique, d'une longue implosion du capitalisme ou d'autre chose encore, que nous ne pouvons appréhender parce qu'il n'existe pas de précédent. Là où nous sommes (derrière notre ordinateur), rien n'est encore venu nous affecter directement. D'où une relative indifférence, pas désagréable (il faut bien le dire).

jeudi 10 octobre



On ressort *The Who Sings My Generation* en version remastérisée avec une flopée de bonus tracks (dont le fabuleux *Can't explain*). J'avais acheté il y a une dizaine d'années une édition américaine bas de gamme (son pourri, pas de notes de pochette, douze titres en tout). Alors je me demande si je me lance dans l'achat de ce double CD luxueux (et comme j'aime pas avoir des trucs qui servent pas, cela signifie aller revendre l'ancien pour deux balles dans une boutique sordide). Toutes les fois où j'ai été confronté à ce genre de dilemme, j'ai fini par céder à la tentation (exemple : la sortie officielle du *Live 66* de Dylan que je l'avais déjà dans des versions pirate).

vendredi 11 octobre

Vers sept heures du matin, d'habitude, il y a des choses qui me passent par la tête. Là, rien.

lundi 14 octobre

Ce n'est pas très avant-garde, I know, mais j'aime par-dessus tout la peinture de Constable et je me fais une fête de visiter prochainement l'exposition qui se tient au Grand Palais.

mercredi 16 octobre



Mais d'où vient cette énergie magique qui émane de la musique d'Eddie Cochran ? C'est le mystère total. Je suis en train de faire des expériences scientifiques : par exemple, lorsque j'écoute *Twenty flight rock* ou *Little lou* le matin, dans la journée j'ai droit à des remarques du genre : « Wouaou, qu'elle énergie ! ». Les adultes recuits se contentent le plus souvent de m'observer avec envie car ils ne supportent pas le spectacle de ce bonheur cochranien (*teenage heaven*).

*Ooh, well I got a girl with a record machine
When it comes to rockin' she's the queen
We love to dance on a Saturday night
All alone where I can hold her tight
But she lives on the twentieth floor uptown
The elevator's broken down*

*So I walked one, two flight, three flight, four
Five, six, seven flight, eight flight, more
Up on the twelfth I started to drag
Fifteenth floor I'm a-ready to sag
Get to the top, I'm too tired to rock*

jeudi 17 octobre

Le défaut de Joe ? Il aime trop la polémique pour elle-même. Elle l'amuse à tel point qu'il lui arrive de la déclencher gratuitement, pour le plaisir. La mauvaise foi la plus complète est alors de rigueur, les simplifications abusives également. Mais "*la polémique est nécessaire, le progrès l'exige*" (dixit Joe le Gloseur).

vendredi 18 octobre

Les meilleures périodes ? Lorsque tout glisse, que le présent immédiat est là, mais pas trop - discrètement, sans s'imposer - et qu'il reste encore tout un espace vacant pour la rêverie et la contemplation.

samedi 19 octobre

Ecrire ces quelques mots le matin après le café, c'est une petite expérience de concentration mentale et aussi un rituel - comme on en trouve dans les religions orientales, par exemple. Tant que cela me sera bénéfique, je crois que je continuerai.

lundi 21 octobre

Je lis *La tache*, le dernier roman de Philip Roth. C'est toujours la même rage inextinguible contre la stupidité et l'hypocrisie de la morale sexuelle mais maintenant, cette démolition en règle est effectuée avec un style tellement maîtrisé, un art de la narration si abouti, que la force de frappe est tout simplement sidérante. On se prend à rêver d'un écrivain français qui s'en prendrait avec un talent équivalent aux faux-semblants de notre beau pays.

vendredi 25 octobre

Il y en a que le sexe endort. Moi, ça me fait l'effet d'un shoot d'amphétamine (j'imagine, hein !). Dans les périodes plutôt denses sur le plan physique, je me disperse à mort, j'entreprends des tas de trucs. En revanche, mon seuil de tolérance envers la connerie baisse terriblement

samedi 26 octobre

Aujourd'hui, je vais essayer de jouer *Till the morning come* au piano (il existe une reprise par Françoise Hardy sur un disque assez rare, entièrement en anglais). A chaque jour suffit sa peine.

G C Am D Am D

////////////////////

G C

I'm gonna give you till the morning comes

Am D

Till the morning comes

G C

I'm only waiting till the morning comes

Am D

Till the morning comes

Am D

Till the morning comes

(repeat and fade)

dimanche 27 octobre



En sortant de l'exposition Constable, je n'avais pas très envie d'aller voir autre chose (et surtout pas de l'art contemporain chinois, comme le souhaitait Bill) ; je voulais juste m'asseoir sur un banc au bord de l'avenue, fumer une cigarette et regarder Paris en automne en laissant le temps à toute cette beauté d'infuser.

mercredi 30 octobre

L'enfer, c'est lorsqu'un truc ne marche pas dans un ordinateur et qu'on passe en revue toutes les causes possibles. Toute la journée d'hier, ou presque, à essayer de remettre en route le réseau du GFIV. J'aurais pu passer tout ce temps à lire Philip Roth, à écouter Tim Hardin ou ramasser les feuilles dans l'allée.

jeudi 31 octobre



Marre des machines. Nous partons avec le chien au bord de la mer, dans la maison lugubre et charmante d'une amie. En plus, j'ai trouvé ce qui n'allait pas avec le réseau. Ce n'était pas un problème de configuration (comme l'affirmait le technicien que j'ai eu au téléphone), c'était le câble qui était tout écrabouillé. J'ai remarqué que l'on donne différentes interprétations selon le moment où la panne survient, alors que celle-ci peut n'avoir *aucun rapport* avec tout ce qui précède. Se rappeler à ce sujet que le hasard frappe quand il veut, où il veut.

vendredi 1 novembre

Le départ est imminent. Les bagages sont prêts. Pat a choisi les CD pour la route (country, comme d'hab'). Je me dis que c'est bientôt la fin des vacances pour rendre tout ça plus intense - alors qu'en vérité, pour moi, il n'y a presque pas de différence entre travailler et être en vacances. A bientôt !

dimanche 3 novembre

Saul Bellow. J'ai découvert ce romancier sur le tard, avec son dernier livre étourdissant de vie et de liberté ; un bouquin écrit à plus de quatre vingt ans. J'ai alors commencé à m'interroger sur ses précédents, sans vraiment chercher à me documenter : j'attendais que le hasard le ramène sur ma route. Et l'autre jour, dans la maison de bord de mer de notre amie, au fond d'une grande armoire remplie de bouquins un peu jaunis, j'ai trouvé *Le faiseur de pluie*. Je l'ai ouvert, j'ai commencé à lire. C'était bien le même ton capable de brasser la plus haute culture et des détails minuscules, des considérations métaphysiques et une attirance irrésistible pour les femmes élégantes.

lundi 4 novembre

Pour être vraiment dans la rupture avec l'ordre existant, il faut beaucoup d'indifférence (ce qui manque souvent à ceux que la pauvreté et la frustration rendent hargneux). Plus *outlaw* que brûler des voitures, plus *rebel* que taguer les murs, plus *destroy* que les drogues de synthèse : lire un roman devant la télé éteinte.

jeudi 7 novembre

On m'a déjà reproché d'attacher trop d'importance à ces petites choses futiles : les chansons rock. C'est simplement que les journées démarrent mieux lorsqu'elle commencent avec un nouveau riff de guitare tout frais et un chouette refrain. Après des années de pénurie durant lesquelles nous étions condamnés à écouter en boucle nos vieux disques des Kinks, c'est soudain l'avalanche (Libertines, Liars, Walkmen, Yeah Yeah Yeahs...). Et tous ont ce petit truc qui fait les matins radieux et énergiques.

vendredi 8 novembre

Ron Sexsmith est un grand songwriter doté d'une voix irrésistible. Un seul petit bémol : dans ses albums précédents, ses merveilleuses chansons étaient desservies par une production un peu terne. Le problème est aujourd'hui réglé, *Cobblestone Rubway* est un disque parfait.

Samedi 9 novembre

J'ai lu la fin le roman de Philip Roth hier soir devant la cheminée et je suis encore sous le choc. A la fin, le narrateur - un écrivain en train de terminer un roman qui s'appelle *La tache* - rencontre un de ses personnages, un vétéran du Viêt-nam complètement cramé. Il le soupçonne fortement d'avoir assassiné le couple constitué par ses deux personnages principaux. La scène se passe sur un lac gelé. Le cinglé est en train de pêcher dans un trou qu'il a fait dans la glace à l'aide d'une perceuse. L'intensité de ce

face-à-face qui dure sur une dizaine de pages, voilà exactement ce que je cherche lorsque je dévore des livres pendant des heures.

lundi 11 novembre

Je ne travaille pas le lundi et c'est toujours une belle journée de glande. Mais là, le fait que les autres ne travaillent pas non plus, du coup, c'est légèrement moins bien. Je ressens ce qu'ont dû vivre les bourgeois en voyant débarquer les congés payés sur leurs plages.

mardi 12 novembre

J'ai pas la super forme, là. Mais ça me va. Je suis complètement contre cette obsession si américaine de l'énergie à tout prix. Rien de plus stupide que cette expression : "Alors ? La forme ?". Non, pas la forme. Pas du tout la forme. Surtout : pas *envie* d'être en forme, de déborder d'énergie. Envie de somnoler, de glander, de rêvasser, d'être inefficace. Y'a un problème ?

jeudi 14 novembre

Il y a des choses qui reviennent de manière cyclique et qui, en dépit de cette régularité, nous prennent par surprise au point que nous nous méprenons, à leur abord, sur leur nature exacte. Il en est ainsi de ce changement de rythme qu'il serait faux d'attribuer à la paresse ou d'assimiler à une langueur malade : j'entre lentement mais sûrement en état d'hibernation.

vendredi 15 novembre



Conférence de François Jullien, ce matin sur France culture. Je n'ai pas tout écouté car à cette heure-là mon cerveau fonctionne par intermittence. J'aime bien la conception taoïste du milieu. Pas le *juste milieu* terne, ennuyeux, de la "sagesse" bourgeoise, mais la capacité à s'abandonner à fond, d'un côté comme de l'autre (la disponibilité). Lisez *Éloge de la fadeur*, meilleure introduction au travail passionnant de François Jullien sur la pensée chinoise.

samedi 16 novembre

Dans l'astrologie chinoise, je suis du signe du chien. Ce n'est pas un signe de winner, ça c'est clair. Mais le chien a plein de qualités désuètes : il est honnête, loyal, fidèle - un peu con, quoi (et totalement inadapté au libéralisme).

dimanche 17 novembre

C'est bien, la pensée chinoise. Je tire régulièrement le Yi-king. Même si je ne vois pas toujours le lien avec la situation présente, les commentaires sont toujours évocateurs, un peu comme si un vieillard avec une longue barbe sorti tout droit d'une légende très ancienne vous murmurait à l'oreille des paroles énigmatiques et profondes qui vous aident à y voir plus clair. Seul problème : l'effet est de courte durée. Cinq minutes plus tard, vous replongez avec allégresse dans le stress et la confusion.

mardi 19 novembre

Ici, toutes les machines fonctionnent et cela ne s'était pas produit depuis longtemps. Nous entretenons tous, à un degré ou à un autre, un rapport magique avec nos computers. Le virus est une maladie, la panne brutale c'est l'accident. Tant que la machine s'en relève, nous avons le sentiment de pouvoir tenir le coup également. C'est pourquoi je me sens bien ce matin, dans le ronronnement des ventilateurs.

mercredi 20 novembre

Difficile de ne pas être sensible au passage du temps lorsque l'on tient un journal. C'est peut-être le principal intérêt de cet exercice un peu vain : contempler une succession d'instant fugitifs qui s'écoulent, s'éloignent, et cependant restent tous présents.

vendredi 23 novembre

Je n'ai rien contre un certain désordre. Les périodes troublées, les conflits sociaux, les menaces de paralysie, je dois l'avouer, me réjouissent. Tout ce qui perturbe l'ordre quotidien sans entraîner de dégâts excessifs (pas trop de blessés ni de morts) est bon à prendre. Peut-être s'agit-il du syndrome de ceux qui ont vu leur école fermée au mois de mai de l'année soixante-huit et ne se sont jamais remis de ces très grandes vacances.

mardi 26 novembre

John Wesley Harding ! Peut-être mon préféré. Qui d'autre aurait pu pondre ça en pleine période psychédélique (1967) ? Ce disque est complètement intemporel. Les métaphores obscures continuent à nous émouvoir ; le minimalisme de l'accompagnement (une basse, une batterie discrète) constitue le support idéal pour la voix - la plus belle que Dylan a jamais eue (et pourtant, dieu sait s'il mue souvent, le bougre).

mercredi 27 novembre

Je me plains un peu pour la forme, mais j'aime assez le fait d'avoir à aller travailler quelques jours dans la semaine. Le contact avec la banalité ordinaire, à condition de

n'être pas trop prolongé, est indispensable à un développement harmonieux. Un esprit sain dans une société en déliquescence.

jeudi 28 novembre

C'est horrible, je suis de moins en moins de gauche (ce qui ne signifie pas obligatoirement de plus en plus à droite). Les syndicalistes que je croise ne sont pas très sympathiques. Ce n'est pas facile pour eux, remarquez. Ils savent exactement combien vous gagnez et sont contraints de cacher des sentiments aussi peu glorieux que l'envie et la jalousie sous de grands idéaux égalitaires qui sonnent faux.

vendredi 29 novembre

J'ai lu quelque part que les natifs de mon signe, dans l'horoscope chinois, peuvent difficilement accepter l'idée d'un compromis. Voilà qui relativise ce que j'avais jusqu'alors attribué à ma seule force morale.

samedi 30 novembre

Tiens ! J'ai vu pour la première fois le ministre de la culture (dont je ne retiens pas le nom), hier à la télé. Sa cravate était remarquable : large comme un foulard, d'un orange vif tirant sur le rose, avec des reflets fluo. Au-dessus, une tête dénuée d'expression débitait un discours digne d'un maire de village, à propos du vénérable Dumas. Et alors ? Alors rien. Ce type ne pas laissé aucune impression.

mardi 3 décembre

J'envie parfois les certitudes des réactionnaires. Ils ont des solutions pour la plupart des problèmes (des remèdes qui, selon eux, ont déjà fait leurs preuves *avant*).

mercredi 4 décembre

Lorsque rien ne vient, ne pas insister. Lorsque quelque chose vient non plus, d'ailleurs.

jeudi 5 décembre

Hier soir, j'ai fait mon quart d'heure trimestriel de télé. C'est tombé sur Mireille Dumas, du solide. "J'ai arrêté de boire" avec, parmi les invités, Daniel Guichard et le psy de service. Je crois que j'aurais bien aimé ce métier, psy pour plateau de télé. L'art de formuler des évidences, d'enfoncer des portes ouvertes, de ne rien dire, mais avec conviction et assurance. L'animatrice est dans un état paroxystique permanent. Rire, étonnement, complicité, très fort intérêt : les émotions fortes, excessives, se succèdent sur son visage à un rythme soutenu, sans aucun temps mort (ce qui est, en psychopathologie, le symptôme le plus tangible de l'hystérie).

vendredi 6 décembre

La *midlife crisis* ? Vous êtes dans la cuisine attendant que l'eau commence à frémir, ou bien sur le canapé tenant à la main un livre, et soudain vous vous demandez si vous n'êtes pas en train de rater votre vie. Curieusement, cette idée ne vous effleurait pas

quinze ans plus tôt, alors que vous étiez en plein gaspillage de temps et d'énergie. Qu'est-ce qui a changé ? La quantité d'énergie disponible ou le temps restant pour en faire usage ?

samedi 7 décembre

Qui dira l'isolement, l'immense solitude de ceux qui ont choisi de consacrer leur vie à l'oisiveté dans une société où même les loisirs sont conçus sur le mode de l'activité frénétique. Pour tenir face au discrédit méprisant et aux soupçons les plus variés, il faut sans cesse chercher une légitimité, du côté des philosophes chinois, par exemple, ou bien de leurs descendants contemporains. Ainsi le livre de Denis Grozdanovitch, *Petit traité de désinvolture* (José Corti) où l'on peut lire ceci :

Stevenson remarque à juste raison que les oisifs sont rarement inactifs, qu'ils se consacrent tout simplement à des activités que les autorités en place considèrent comme inutiles, voire nuisibles :

dimanche 8 décembre

Je sens vaguement qu'il y a une chose que j'oublie et que je *devrais* faire, oui, mais quoi ?

mardi 10 décembre

Je ne sais pas pourquoi (le froid ?), j'ai envie de lire *Le Château* de Kafka. A ce sujet, le numéro du *Magazine littéraire* est intéressant. On sort enfin de l'image du saint, glacial et névrosé, qui nous avait longtemps rendu Kafka trop distant.

mercredi 11 décembre

Désagréable : lorsqu'une phrase est sur le point de se former, les mots commencent chercher leur place, mais le processus reste suspendu et finit par se dissoudre sans laisser de trace. C'est que l'idée qu'il s'agissait de formuler était approximative et confuse, ne méritait pas de se coaguler en mots.

jeudi 12 décembre

Je viens de lire mon horoscope pour 2003. C'est l'année des "grandes remises en question" pour les gémeaux. Tout peut arriver. L'aventure continue !

vendredi 13 décembre

Le nouvel agenda encore vierge. Et s'il le restait ? Une année sans rien. Une année blanche.

samedi 14 décembre

Un conte zen : un empereur chinois et son harem, si nombreux qu'il ne connaît pas toutes ses femmes (les princes lui offrent, selon la coutume, leur plus belles fille). Des

barbares aux frontières dont le roi va bientôt être reçu par l'empereur. Comme la paix en dépend, on songe à lui faire un beau cadeau. Idée d'un conseiller : donnez-lui une de vos femmes. Bon, d'accord, mais alors la plus moche (ça sera assez bien pour ces sauvages). L'empereur demande à un peintre de faire le portrait de toutes ses femmes afin de choisir celle qui partira avec le roi barbare. Coup de panique dans le gynécée. Les courtisanes se maquillent, mettent leur belles fringues et draguent le peintre dans l'espoir d'échapper à l'exil. Une seule ne fait aucun effort. Il faut dire que sa beauté est si grande qu'elle n'a pas besoin d'en rajouter. Mais sa froideur énerve le peintre qui se venge en l'enlaidissant dans son portrait. Quand vient le moment de choisir, c'est bien sûr elle qui est sélectionnée pour partir. Mais le soir avant de s'endormir, l'empereur est pris d'un doute. Le lendemain, il demande à la voir. Elle arrive. Flash. Il tombe in love, elle aussi. Mais il est trop tard, la machine est lancée, le roi des barbares est déjà en route et ils n'ont que quelques jours pour profiter de leur amour.

lundi 16 décembre

Tout est plus ou moins ambivalent. Les rejets massifs et univoques sont rares. Il y a certainement une (petite) partie de moi qui aime Noël - le problème, c'est qu'elle a du mal à se faire entendre. S'il pouvait neiger, cela faciliterait les choses. Mais avec ces nuages, cette boue, non, j'ai du mal.

mercredi 18 décembre

Rien ? Presque. Ecouter The Smiths, avoir froid. Essayer de s'isoler au maximum pour tenir le choc face à ce qui se prépare.

jeudi 19 décembre

Idée pour occuper les discussions de repas : passer en revue l'histoire de l'art dans le but de donner quelques repères à un ado à qui les profs n'apprennent pas ça. J'ai commencé par la préhistoire, normal. J'ai révisé un peu la question pour updater mes connaissances. Et bien c'est plus compliqué qu'on ne croit. La thèse de la peinture magique qui aurait pour fonction d'aider les chasseurs à être plus efficaces ne tient pas la route. Les peintures sont placées dans des lieux difficiles d'accès (il faut souvent ramper dans un étroit passage au fond de la grotte). Pas pratique pour des cérémonies. De plus, dans l'optique d'un rituel magique, il n'y avait pas besoin d'obtenir une telle qualité de figuration ; un simple schéma sur lequel lancer son arme aurait pu suffire. Enfin, les animaux représentés ne correspondent pas nécessairement à ceux qui se trouvaient dans l'environnement immédiat. Donc, en fait, on ne sait rien de ce qui a amené l'homme à faire de l'art. C'est une excellente entrée en matière.

vendredi 20 décembre

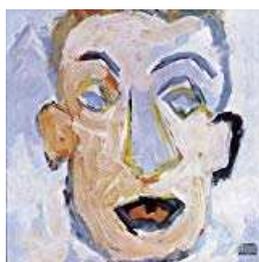
Quoi ? Déjà en vacances ? Je n'ai rien vu venir. Au programme : lecture au coin de la cheminée et tenter d'ignorer cette horreur appelée "fêtes de fin d'années".

samedi 21 décembre



Hier, très bonne soirée à lire Yves Adrien pendant que les bûches en combustion dégageaient une chaleur intense remontant agréablement le long des jambes (contraste chaud/froid). Les éditions Denoël semblent projeter la réédition d'autres textes et ont même créé une collection à cet effet, *La Bibliothèque Fantôme*. Le personnage semble à la hauteur de la légende, ready for the glory, si l'on en juge d'après la photographie qui se trouve en quatrième de couverture.

dimanche 22 décembre



La tradition veut que l'on considère *Self portrait* comme l'un des mauvais disques de Dylan (le premier d'une assez longue liste). Ce n'est pas entièrement faux, surtout si on le mesure à ce qui précède. Le journal *Rolling Stone* avait titré à l'époque (69) "Qu'est-ce que c'est que cette merde ?". Mais avec le recul, vu d'ici, *Self Portrait* (que je découvre ces jours-ci) est un disque agréable doté d'un charme indéniable. Le disque de Noël idéal, *easy listening* avant l'heure, à écouter pendant que la guirlande lumineuse clignote doucement dans le salon.

lundi 23 décembre

Dans les périodes difficiles (et c'en est une) : repli sur les fondamentaux. Ce qui signifie que je lis des poèmes de Pessoa en écoutant du Dylan dans la journée et du Monk en soirée. Le traitement de la dernière chance.

mardi 24 décembre

Appris hier la mort de Joe Strummer. Il n'y a rien à en dire, mais c'est une sacré mauvaise nouvelle. J'ai réécouté The Clash hier soir. Je trouve que si, par rapport à d'autres groupes, leur musique tient plutôt bien la route, c'est beaucoup à cause de la voix. Joe était un grand chanteur et c'est une énigme qu'il n'ait presque rien fait après la dissolution du groupe.

mercredi 25 décembre

Rien de spécial. Les livres ? Non, ce ne sont pas des cadeaux. Enfin si, mais pas liés spécialement à une fête des cadeaux obligatoires. Dans la librairie de la petite ville où je m'approvisionne, le vendeur me demande toujours si je veux un emballage cadeau. Que quelqu'un achète un livre dans un autre but que de l'offrir, cela a l'air de l'intriguer. Alors il recommence à chaque fois avec sa proposition de papier cadeau et inlassablement je réponds : "Non, merci. C'est un cadeau que je me fais."

vendredi 27 décembre

Tous les jours sont comme le dimanche, gris et silencieux, mais je m'amuse bien avec mon cadeau (un appareil photo).

samedi 28 décembre

Il va falloir vous habituer à voir de plus en plus de photographies. Je les prends très vite, puis je les regarde très longtemps. J'ai l'impression d'y trouver tout un tas de choses - qui ne s'y trouvent probablement pas.

dimanche 29 décembre



Ne plus être dans l'obligation d'aligner des mots ; les images peuvent aussi bien faire l'affaire (qui a dit "mieux" ?). Ma démarche en photographie ? Quand j'ai envie, au moment où ça me plaît. Pas de contraintes. Oui, je sais, ce n'est pas une démarche très *artistique*, but I don't really care about art.

lundi 30 décembre

Le plus dur est passé. Il reste encore le "réveillon" (ce mot !) du nouvel an. Beuveries entre amis, c'est déjà plus sain que repas trop lourds en famille.

mardi 31 décembre

Je ne suis pas dans le bon rythme au moment des changements d'année. Pour moi, les bilans et les résolutions, ça se passe plutôt en juin (date anniversaire). Encore un rituel collectif auquel je ne parviens pas à me joindre. Dommage.

A suivre

G.F.I.V. Editions
2018

Collection « Do It Yourself »

Directeur de collection : Joe le Gloseur

Ce livre peut être reproduit, imprimé et diffusé librement

